

CODES SOCIAUX,

Liens et frontières

Sylvie Dreyfus-Alphandéry
Manon Bord-Cebren

Un livret proposé par la BNF dans le cadre du projet
« Sortir de l'isolement social par la culture »
soutenu par le Fonds européen d'intégration,
en partenariat avec l'association ADAGE

La Mission de diversification des publics de la BNF

La Bibliothèque nationale de France (BNF) développe depuis plusieurs années des projets visant à faire découvrir aux publics les plus variés les collections et les expositions de la bibliothèque. Le projet « Sortir de l'isolement social par la culture » a été porté par la Mission de diversification des publics de la BNF. Cette mission s'attache à écouter la demande de publics qui spontanément, n'auraient pas l'idée de fréquenter la BNF et ses collections.

Dans ce cadre, sont menées de nombreuses actions vers les publics en difficultés sociales, qui ne s'autorisent pas à fréquenter les lieux de culture, pour les accompagner dans la découverte des collections de la Bibliothèque, en organisant des ateliers d'histoire, des présentations thématiques de collections, des projections audiovisuelles à la demande, des rencontres avec les métiers de la bibliothèque... Ainsi la Mission de diversification des publics de la Bnf est en contact avec un réseau de plus de 900 structures sociales, professionnelles et associatives avec qui elle correspond régulièrement grâce à son blog (BNF pour tous : http://blog.bnf.fr/diversification_publics/?page_id=581).

Ouvrir ainsi les portes de la Bibliothèque et construire avec tous, quels que soient l'origine, l'âge ou le milieu social, un monde partagé grâce à la culture et à la connaissance, est le fil qui guide les actions de la Mission de diversification des publics de la BNF.

La Mission de diversification des publics

s'adresse à des personnes comme les décrocheurs, ce public composé de jeunes qui n'ont pas trouvé leur place à l'école, les personnes non-qualifiées en recherche d'emploi, celles qui sont en situation d'illettrisme, les usagers des centres sociaux, les personnes âgées isolées, les étrangers fragilisés socialement, en apprentissage du français, etc.

C'est dans ce cadre, qu'en partenariat avec l'association ADAGE, la BNF a présenté au Fonds européen d'intégration (FEI) le projet « Sortir de l'isolement social par la culture ». Ce fonds est géré, en France, par les équipes de la Direction de l'accueil et de l'accompagnement des étrangers et de la nationalité (DAAEN).

La Mission de diversification des publics partage avec bon nombre d'associations les mêmes valeurs, quant à l'accueil des publics fragilisés, souvent venus d'ailleurs : le respect des personnes, le désir de leur faire comprendre les codes qui régissent la société française en respectant leurs propres valeurs, l'importance de l'accès à la culture comme facteur d'émancipation et de confiance en soi. S'il est une question d'ordre culturel, c'est bien la question des représentations du monde différentes, qu'expriment ces publics. Comment y répondre, en respectant leurs postures, leurs modes d'être, tout en transmettant aux personnes, les codes de la société française, qui eux-mêmes sont multiples et complexes ?

Ces questions traversent la pratique de nombre d'associations ou services sociaux, confrontés à des publics qui arrivent en France et vivent avec d'autres grilles d'interprétation du monde. Ces structures, qu'elles soient composées de professionnels de l'action sociale ou de bénévoles, interviennent, entre autres, dans le domaine de la lutte contre l'anal-

phabétisme, le soutien scolaire, l'enseignement du français aux étrangers, le domaine de l'insertion professionnelle.

Depuis deux ans, la BNF accueille régulièrement des femmes accompagnées par l'association ADAGE, les convie à découvrir la Bibliothèque, ses métiers, ses collections.

Les formateurs d'ADAGE, comme l'ensemble des médiateurs et de bon nombre de travailleurs sociaux, abordent cette question de transmission des codes en permanence avec leurs publics. Ils ont exprimé le besoin de passer d'une connaissance empirique de cette question, née de leur expérience de terrain à une compréhension théorique plus approfondie de la question des codes sociaux abordée par la sociologie et les sciences humaines, afin de saisir la façon dont se nouent les confrontations entre valeurs, systèmes de pensée et représentations du monde. C'est ainsi qu'est né le projet de réaliser un livret qui interrogerait ce que sont les codes sociaux et s'efforcerait de proposer des pistes de réflexion, à partir de la façon dont les sciences humaines ont abordé cette question, question qui sous-tend également celle de la place de l'autre.

Pour ce faire, la BNF, forte de la richesse de ses collections, de ses relations privilégiées avec les chercheurs, a mené des entretiens avec des sociologues, des anthropologues, des psychologues cliniciens, des ethno-psychiatres, des historiennes, des spécialistes de la médiation interculturelle. Ce livret modeste esquisse des pistes de réflexion et propose également, grâce aux rencontres et échanges avec des professionnels de la formation et de la médiation, un certain nombre d'outils qui permettent de s'adresser aux publics en formation ou en apprentissage qui sont venus d'ail-

leurs et dont le projet est de trouver leur place dans la société française.

Les collections patrimoniales de la BNF, témoignant de la richesse passée et présente des cultures du monde, accompagnent ces réflexions et invitent à réfléchir à l'importance des représentations et sur la force des images qui parlent particulièrement à des publics qui ne maîtrisent pas forcément parfaitement la langue française. L'intégral des entretiens menés avec les chercheurs interrogés sera consultable prochainement sur le blog « BNF pour tous ».

Nous espérons que ce livret invitera les formateurs et les médiateurs, qu'ils soient professionnels ou bénévoles, à oser s'aventurer dans la pensée des chercheurs que nous remercions beaucoup d'avoir accepté de se lancer avec nous dans cette aventure intellectuelle quelque peu risquée : tenter de faire que se rencontrent des pratiques et des approches théoriques autour d'une des questions qui, sans doute, fait le plus sens aujourd'hui : comment vivre ensemble, comment « faire société » ? ■

L'association ADAGE

ADAGE (Association d'Accompagnement Global contre l'Exclusion) est une association dont l'objet est l'accompagnement des femmes en grande difficulté sociale vers l'insertion sociale et professionnelle par une démarche globale. Située dans un quartier politique de la ville du 18^e arrondissement, l'association décline cette mission en proposant différents types d'actions collectives ou individuelles. ADAGE travaille avec les femmes autour du projet professionnel avec une méthode pédagogique canadienne (l'ADVP) qui pose le postulat que seules les personnes peuvent décider de ce qui est bon pour elles. L'Activation du Développement Vocationnel et Personnel dite aussi « Éducation au choix », peut être appliquée avec tout type de public maîtrisant l'écriture (au moins dans leur langue maternelle).

À ADAGE, nous travaillons avec cette même méthode dans le cadre de nos actions collectives ou individuelles autant pour des femmes en précarité que pour des salariés en bilan de compétence ou pour des jeunes étudiants.

Deux axes de travail sont développés : la connaissance de soi en termes de valeurs et centres d'intérêt et la connaissance de l'environnement ; cette dernière permet d'élargir les choix professionnels et de comprendre les impacts des modes d'organisation des entreprises sur notre vie personnelle. La synthèse de ces deux axes et une méthodologie de prise de décisions amènent les personnes à effectuer un choix par elles-mêmes. Toutes nos actions permettent aux femmes d'effectuer des stages pratiques en entreprise afin de valider leur projet ou développer une expérience professionnelle.

L'accès à l'emploi et surtout son maintien se sont complexifiés depuis quelques années : il ne suffit plus de réussir un entretien d'embauche et savoir effectuer correctement les tâches demandées, il faut aussi développer des compétences sociales fortes pour être intégrée et maintenue dans une équipe. Dans ce contexte, nous avons développé des actions de communication verbale et non-verbale — qui comportent notamment des revues de presse pour savoir comment parler de n'importe quel sujet dans le monde du travail — des ateliers d'écriture, et aussi des ateliers de connaissance de l'environnement socio-professionnel qui comprennent des sorties culturelles, cinéma, musées, bibliothèques... Et des moments conviviaux dans des cafés après ces sorties.

Notre positionnement est d'expliquer aux femmes que leurs futurs collègues auront probablement des échanges autour d'un film, d'un musée... qu'elles peuvent se voir proposer d'aller au cinéma ou dans un café... Et que si elles n'y sont jamais allées, il sera compliqué d'échanger, d'accepter, de se sentir intégrée dans l'équipe.

Dans ce cadre, nous avons engagé en 2012 un partenariat extrêmement riche avec la BNF : au-delà de l'accès de nos publics à ce lieu (ces lieux puisque nous sommes accueillies aussi bien sur le site « Richelieu » que sur celui du 13^e arrondissement), nous avons noué un travail de réflexion extrêmement motivant pour l'équipe pédagogique sur la question des codes sociaux, de leurs impacts dans le cadre de l'insertion socioprofessionnelle.

Nous avons centré ce partenariat autour d'une de nos actions linguistiques à visée professionnelle « un pas vers

l'emploi » : le groupe de femmes a été accueilli une première fois par une visite-découverte de la BNF. Elles sont revenues pour l'exposition « L'âge d'or des cartes marines ». La rencontre suivante fut consacrée à des « enquêtes métiers » : conservateur de bibliothèque, bien sûr mais aussi infirmière, manutentionnaire. Elles ont rencontré les salariés de la BNF qui ont répondu à leurs questions. Le groupe a déjeuné deux fois aux restaurants d'entreprise réservés au personnel de la BNF et a pu ainsi observer ce qu'est un restaurant d'entreprise, s'imaginer être salariée d'une entreprise qui dispose d'un tel lieu ou y travailler...

Enfin, un atelier a été conçu pour elles autour de l'histoire de l'écriture et leur a permis de contempler des manuscrits anciens avec les premières traces d'écritures : la professionnelle qui animait cet atelier avait réuni des manuscrits en tenant compte des origines géographiques des personnes du groupe, l'émotion n'en fut que plus grande !

Au-delà de toute la richesse et la diversité des thématiques abordées, (accès à la culture, élargissement des choix professionnels, travail sur les codes sociaux, notamment pendant les repas...), les femmes ont particulièrement témoigné de la valorisation qu'elles ont ressentie. L'une d'elles a peut-être le mieux résumé ce qu'elles voulaient dire : « la BNF, c'est pour les chercheurs ou les gens importants et nous avons été reçues comme si nous étions importantes ». Mieux encore, une des femmes a pu dire son envie de travailler dans un musée, un espace culturel en tant que surveillante et a été embauchée, suite à un stage pratique au musée Guimet.

Grâce à la BNF qui a initié avec le soutien du FEI le projet « Sortir de l'isolement

par la culture », de nombreux ateliers et visites ont permis à deux nouveaux groupes de femmes en formation de découvrir la BNF.

Par ailleurs ce financement a permis que se développe la formidable aventure de cette année : proposer à un des groupes d'écrire le scénario d'un film de fiction qu'elles ont joué, tourné et réalisé.

Ce projet leur a permis d'améliorer leurs compétences linguistiques, de prendre confiance en elles et d'expérimenter le fait qu'elles pouvaient réaliser des actions qu'elles n'avaient même pas imaginées. Il n'a jamais été question de leur apprendre à faire un film mais le fait d'avoir occupé des postes techniques, artistiques a permis d'ouvrir le champ des possibles, de s'autoriser à penser d'autres projets.

Ce film a été projeté au cinéma le Louxor en présence des femmes, de leurs invités, d'autres groupes, de nos financeurs et a fait l'objet d'un DVD.

Par ailleurs, dans le cadre de ce partenariat, est né le projet de la BNF et d'ADAGE de concevoir un livret qui expliquerait en quoi la connaissance des codes sociaux est importante pour accéder à une mobilité sociale et ou à l'emploi. Un choix de textes écrits par les femmes accueillies en insertion et produits dans le cadre d'ateliers d'écriture mis en place par ADAGE accompagne les réflexions et les outils qui sont évoqués dans ce livre. □

Introduction

« Je ne veux pas que ma maison
soit murée de toutes parts, ni mes fenêtres bouchées
mais qu'y circule librement la brise que m'apportent les
cultures de tous les pays. »

Gandhi

L'objectif de ce livret est de proposer aux formateurs, médiateurs, en contact avec les populations qui viennent d'ailleurs, un outil de réflexion et de mutualisation de pratiques, qui permettent d'accueillir dignement en France les personnes étrangères ou immigrées possédant des codes et des cadres de référence différents des nôtres.

Depuis les débuts de l'humanité, hommes et femmes, en vivant en société ont inventé une multitude de codes qui témoignent de leur mode de vivre ensemble, de leurs questions sur le monde, des règles qu'ils se donnent pour vivre en paix en adoptant des normes communes.

Aujourd'hui la mondialisation des échanges, la circulation accélérée des humains à travers le monde, invitent à réfléchir à la façon dont se confrontent les codes de sociétés aux traditions et aux modes de vie très différents, à inventer des outils qui permettent de mieux accueillir ces personnes d'horizons sociaux et culturels divers.

Nous espérons que ce livret, et les quelques réflexions et outils qu'il propose, permettra une ouverture à la culture de l'autre, donnant toute sa place à l'échange interculturel, à la reconnaissance mutuelle des histoires individuelles et collectives de tous ceux qui viennent d'ailleurs et désirent construire leur vie en France, de tous ceux qui ne se sentent pas légitimes



car ils sont fragilisés socialement, de tous ceux qui peinent à construire un parcours de vie qui leur donne confiance en eux-mêmes et en l'avenir.

La BNF, en proposant ce livret, invite médiateurs et formateurs à utiliser largement ses collections, sur ses différents sites ou en ligne, ainsi que ses services de médiation culturelle.

Pour les formateurs, les médiateurs et tous ceux que la transmission intéresse, venir à la BNF, s'approprier ses collections, participer avec les publics qu'ils accompagnent, à des ateliers de médiation qui mettent en perspective le savoir avec les questions que pose le présent, permet d'inviter ces publics fragilisés socialement, nouveaux venus dans notre pays à construire une relation active à la culture en se donnant l'autorisation d'être eux-mêmes acteurs de culture.

En leur renvoyant une image positive de leurs pays ou de leur continent, en leur faisant découvrir la culture française et européenne, à travers ses collections, qu'elles soient écrites, orales, iconographiques, musicales, audiovisuelles, la BNF contribue ainsi à construire une culture partagée, accessible à tous quels que soient leur origine, âge, condition sociale...

Cet ouvrage est conçu en trois parties. Nous espérons qu'il contribuera à nourrir de concert, une réflexion et des modes de relation entre médiateurs et publics qui favorisent la rencontre, la découverte et l'attention à l'autre.

Dans la première partie, nous nous efforcerons d'approcher et de faire comprendre ce que sont les codes sociaux et en quoi ils s'inscrivent dans la trajectoire individuelle de toute personne qui vit en société.

Le premier chapitre explique en quoi les codes sociaux régissent le fonctionnement de toute société humaine. En quoi ils intègrent et différencient à la fois. Le deuxième chapitre propose un cheminement à travers quelques exemples de codes sociaux et leurs modes d'expression multiples dans différentes cultures en choisissant les codes qui sont les plus souvent en jeu dans les relations que les médiateurs construisent avec leur public. Enfin, le troisième chapitre souligne en quoi le développement de la mondialisation et des échanges multiculturels sont des opportunités formidables qui permettent de confronter la diversité et la complexité des codes sociaux de la société française avec ceux, tout aussi riches et complexes, des personnes accueillies.

Cette approche permet de construire une relation d'altérité avec les publics concernés. C'est ce que nous développons dans la deuxième partie, qui propose des outils pratiques à destination de formateurs ou de médiateurs. En effet le respect de l'autre, de sa culture, de son mode de vie, de son habitus constitue l'essentiel de ce qui se joue dans la relation que le médiateur construit avec son public. Les chapitres composant cette deuxième partie s'articulent autour de réflexions sur la posture du formateur, de sa pratique de médiation et d'accompagnement du public accueilli. Le quatrième chapitre donne des exemples d'outils pratiques et apporte des réflexions destinées à enrichir les échanges interculturels. Le cinquième chapitre soulève des questionnements sur les représentations de chacun et apporte des éléments pour les traiter. Le sixième chapitre propose quelques clés pour aborder les sujets qui dérangent, devant lesquels le formateur est parfois démuni.

La troisième partie, en présentant « Quelques pistes pour aller plus loin » invite à cheminer avec la réflexion de chercheurs, de philosophes qui ont réfléchi à ce que pourrait être un monde commun dans lequel personne de se sentirait exclu ou rejeté, un monde métissé et ouvert, un monde sans peur de l'autre.

Nous n'aurions pu mener cette réflexion à son terme sans la contribution active des chercheurs, qu'ils soient anthropologues, historiens, psychiatres, psychologues ou sociologues, suivants : Danièle Alexandre-Bidon, Élisabeth Collard, Vincent de Gaulejac, Perrine Mane, Bruno Maresca, Marie-Rose Moro, Serge Paugam, Monique Pinçon-Charlot, Dominique Rolland, Agnès Sandras et Fabien Truong.

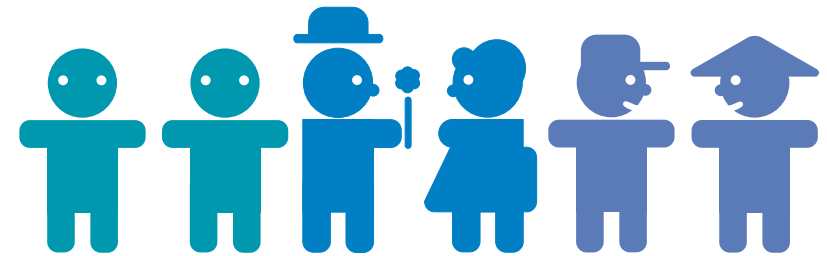
Nous espérons n'avoir pas dénaturé leurs propos, même si leur pensée est plus complexe, bien sûr, que ce que nous en présentons. Ce livret ne se veut pas être un guide injonctif, mais s'efforce plutôt d'ouvrir des espaces de réflexion et de mutualisation de pratiques de médiation culturelle. Les médiateurs, formateurs, accompagnateurs suivants ont également été interrogés et ont accepté de transmettre une part de leurs expériences : Marion Aguilar, Julie Bellamy, Lavinia Boteanu, Emmanuelle Daill, Frédéric Dufour, Nicole Fernandez-Ferrer, Blandine Forzy, Dominique Gaillot, Christophe Guichet, Marie-Christine Kauffman, Marion Mabile, Imane M., Chahinaz Ouziala, Valérie Skirka, Perrine Terrier, Sylvie Turpo, Claire Verdier, et Vincent Ydé.

Nous les remercions tous vivement d'avoir donné de leurs temps pour répondre à nos questions.

Merci également à Alain Caillé et Pierre Alphanodéry qui nous ont accompagnés dans le cheminement de cette réflexion sur les codes sociaux.

Nous remercions également l'ensemble des associations dont nous avons cité en exemple des outils de médiation, d'avoir alimenté cet ouvrage, grâce à leur pratique professionnelle et à leur savoir-faire. Enfin, toute notre reconnaissance va à l'association ADAGE, son équipe, sans qui nous n'aurions pu mener ce travail : Sandra Gidon, Marie-Christine Kauffman, Christophe Guichet, Marianne Bousquet, Nadia Laberche, Martine Legend, ainsi qu'à Danushika, Jayaseeli, Judith, Hanane, Lilia, Lilian, Natalia, Nishanty, Rosa, Shaista, Yasmina, femmes accueillies par ADAGE dont les écrits ont contribué à introduire dans ce guide, le regard de l'autre, sans qui aucune relation n'est possible...

CODES, REPRÉSENTATIONS et échanges entre les cultures



COMMENT vivre ensemble ?

QUE SONT LES CODES SOCIAUX ET EN QUOI
COMPRENDRE LEUR FONCTIONNEMENT
PERMET DE MIEUX APPRÉHENDER
COMMENT SE CONSTRUISENT
LES RELATIONS ENTRE LES INDIVIDUS ?
EXISTE-T-IL DES VALEURS QUE PARTAGENT
TOUTES LES SOCIÉTÉS HUMAINES ?
AUTANT DE QUESTIONS QUE SE SONT POSÉES
LES PENSEURS QUI INVENTENT, À LA FIN
DU XIX^E SIÈCLE, UNE TOUTE NOUVELLE
DISCIPLINE : LA SOCIOLOGIE.
CETTE DISCIPLINE NE NAÎT PAS À CETTE
ÉPOQUE PAR HASARD, ELLE NAÎT
DANS UN MONDE TRAVERSÉ
PAR DES CHANGEMENTS ÉCONOMIQUES
ET SOCIAUX TRÈS BRUTAUX.

LA NAISSANCE de la sociologie

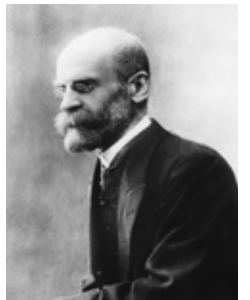
LES MODES D'APPROCHE QUE LES SOCIOLOGUES
ET LES ANTHROPOLOGUES METTENT EN ŒUVRE
EN ANALYSANT LE FONCTIONNEMENT DES SOCIÉTÉS
HUMAINES SONT AU CŒUR DES QUESTIONS
QUI SE POSENT LORSQUE L'ON S'INTERROGE
SUR LA FAÇON DONT LES SOCIÉTÉS
ET LES GROUPES SOCIAUX USENT DE CODES SOCIAUX
ET DE RÈGLES COMMUNES POUR VIVRE ENSEMBLE

La sociologie naît au XIX^e siècle, dans un monde bouleversé par la révolution industrielle, qui, en Europe, verra la société se transformer, en l'espace de quelques dizaines d'années, plus que jamais. Précédée par la Révolution française, qui remet en cause l'ordre politique immuable et consacre l'émergence du citoyen (en lieu et place du sujet qui depuis des siècles acceptait qu'un ordre divin régisse l'organisation sociale, en la personne du roi consacré par Dieu), la société française évolue très vite : auparavant, qui naissait paysan le demeurait à vie, la place de chacun dans la société était assignée une fois pour toutes. Avec l'arrivée de la production industrielle, tout s'accélère. L'exode rural massif attire toujours plus de personnes dans les usines qui sont alors en plein essor, les progrès des transports raccourcissent les distances, la presse et les moyens de communication se développent, le monde occidental devient de plus en plus complexe.

Comment le comprendre et le décrypter ? C'est ce à quoi va s'atteler la toute nouvelle discipline du savoir qu'est la sociologie. En ce sens, le développement de la sociologie est totalement lié à l'idée de modernité et de société en mouvement. Se pose alors la question de savoir ce qui tient la société cohérente, alors qu'elle ne cesse de se transformer.

Deux penseurs vont donner à la sociologie ses lettres de noblesse et vont faire vivre cette discipline comme une discipline du savoir à part entière, le Français Émile Durkheim et l'Allemand Max Weber.

Né en France, en 1858, Durkheim étudie tout d'abord la philosophie. À ses yeux, les êtres humains sont faits pour vivre en société. Il pense que c'est notre vie sociale qui nous rend réellement humains — d'où l'importance de l'observer et de la décrire, c'est ainsi que naît le terme de socio-



Émile Durkheim, sociologue français, 1858-1917.
© Leemage



Max Weber, économiste politique et sociologue, 1864-1920.
© Akg-images

logie : l'étude de la société. Le rôle du sociologue est d'étudier les faits sociaux, à savoir les faits portant sur des groupes de personnes et non sur des personnes isolées. Pour Durkheim, les normes produites par une société donnée sont extrêmement structurantes pour les individus et signent leur sentiment d'appartenance à la société dans laquelle ils vivent.

Max Weber, naît en Allemagne en 1864. Il souligne que la vie en société se caractérise simultanément par des conflits et de la cohésion. Selon lui, la société s'organise en fonction de règles collectives qu'il s'agira d'observer, de décrire. La société assigne à l'individu des rôles bien précis qui désignent sa place dans la société. Ainsi pour lui, l'influence du protestantisme sur le comportement des individus est très importante dans les pays anglo-saxons et facilite le développement du capitalisme naissant car il valorise la reconnaissance du travail, de la discipline et de l'épargne, toutes démarches qui accompagnent l'expansion de ce mode de production.

La sociologie est née en Europe mais son développement spectaculaire s'est effectué aux États-Unis. Le premier département de sociologie américain est né à l'université de Chicago en 1892. Il a accueilli les sociologues les plus éminents du début du xx^e siècle, dont les travaux sont connus sous le nom de l'École de Chicago. Les préoccupations de ces sociologues étaient fortement influencées par l'observation de la population vivant dans le quartier, situé au sud de Chicago, dans lequel se trouvait le centre de recherches.

Ce quartier était fréquenté par une population d'immigrés pauvres, venus de divers pays du monde, donc très cosmopolite. Les professeurs de l'école de Chicago invitaient leurs étudiants à s'immerger dans la réalité sociale de la ville, ils insistaient sur l'importance des recherches de terrain et leur enseignaient la pratique de « l'observation participative ». Autrement dit, ils leur demandaient d'interagir sur le milieu social et les personnes avec qui ils entraient en contact pour les questionner et comprendre leurs motivations et leurs modes de vie.

» AU DÉBUT

LILIA

« Au début il n'y avait ni le métro ni le bus, ni mairie ni magasins, ni CAF ni les marchés, ni l'Assurance-maladie ni les logements sociaux ni médecins. Au début il y avait seulement des difficultés et maintenant je connais tous ces endroits. »

LES OUTILS du sociologue

LA PRATIQUE DE L'ENQUÊTE
EST L'UN DES OUTILS MÉTHODOLOGIQUES
LE PLUS IMPORTANT DU TRAVAIL DE SOCIOLOGUE.
LES ENQUÊTES PRATIQUÉES PAR LES SOCIOLOGUES
PERMETTENT DE RECUEILLIR DES TRAJETS DE VIE
ET DE COMPRENDRE, À PARTIR DE CE QU'EXPRIMENT LES
PERSONNES INTERROGÉES, COMMENT
LEURS TRAJECTOIRES INDIVIDUELLES S'INSCRIVENT
DANS DES PARCOURS SOCIAUX PLUS LARGES

Charles Wright Mills, dans son livre *L'Imagination sociologique*, opère une distinction entre les « épreuves personnelles de milieu » et les « enjeux collectifs de structure sociale. » Les épreuves affectent l'individu : il sent peser une menace sur les valeurs qui sont importantes pour lui et qui pèsent sur le déroulement de sa vie. Les enjeux soulèvent des questions qui dépassent l'individu et sa possibilité d'agir seul. Charles Wright Mills prend l'exemple du chômage : dans une ville de 100 000 habitants, si un seul homme est au chômage, il traverse une épreuve personnelle ; pour l'aider à retrouver du travail, il faut tenir compte de son caractère et des occasions qui peuvent se présenter. Mais dans un pays de 50 000 millions de salariés, si 15 millions de personnes sont au chômage, on a affaire à un enjeu, ce n'est pas du hasard ou de la seule mobilisation individuelle de chaque chômeur que naîtra la solution.

« L'énoncé correct du problème réclame, au même titre que ses solutions possibles, l'examen préalable des institutions économique-politiques de la société, et non plus des seules situations et des caractères propres à une diaspora d'individus », écrit Charles Wright Mills.

Le travail du sociologue invite donc à questionner les croyances, les idées reçues sur la société, il permet d'appréhender une réalité en examinant en quoi les phénomènes sociaux ont des conséquences sur la vie des personnes qui composent la société qu'ils observent. En ce sens les sociologues accompagnent les changements sociaux et donnent des clés pour comprendre la complexité du monde qui nous entoure. C'est dans la tension entre tradition et changement que se développent les sociétés humaines.

Les sociologues nous l'apprennent : toute société, qu'elle se soit développée au Néolithique, au xvi^e siècle — au moment des grandes découvertes



*Gardiennes de troupeaux.
Époque Bovidé.
Fresque Tassili N'Ajjer,
Algérie près de Djanet.
© Michel Hans*

ou aujourd'hui, a besoin de règles communes pour fonctionner. Il n'existe pas de société humaine sans règles, sans normes sociales : les comportements humains ne sont pas spontanés, ils s'inscrivent dans des normes qui font consensus pour une majorité d'individus appartenant à la société en question. La norme s'impose à tous, c'est un pilier fondateur de la société dans laquelle on vit. Le droit exprime un ensemble de normes.

Alors que les sociologues emploient le concept de norme, la notion de code social n'existe pas comme concept sociologique, selon Bruno Maresca. Il serait intéressant d'ailleurs de s'interroger pourquoi ce terme de « codes sociaux » qui parle à tous, a été peu questionné d'une façon théorique, alors qu'il est souvent évoqué, à travers des exemples concrets différents : en butinant sur internet, Bruno Maresca cite l'exemple du « Club Med », qui cassait vraiment les barrières et les codes sociaux, « tout le monde se tutoyait et un médecin pouvait sympathiser avec un plombier : » Il évoque également la situation des femmes et jeunes filles au Kurdistan, en soulignant à leur propos que « des codes sociaux très sévères sont utilisés pour nier leurs droits fondamentaux ».

Ainsi des sens extrêmement divers sont donnés à la notion de code social, alors que la notion de norme sociale, qui constitue le socle de la réflexion d'Émile Durkheim puis de la tradition sociologique est beaucoup plus définie. A priori le code social est un ensemble de règles implicites ou explicites imposant des usages de comportement qui sont d'emblée assez concrets et très identifiables par tous. Par exemple, dans les années 1950, quelqu'un serait venu travailler dans un ministère, avec une chemise rose et un foulard multicolore autour du cou, aurait d'emblée été jugé comme ne respectant pas le code du costume sombre et de la cravate...

Le point de vue des **HISTORIENS**

LES HISTORIENS, POUR LEUR PART, FONT DE L'OBSERVATION
DE L'ÉVOLUTION DES CODES SOCIAUX À TRAVERS LE TEMPS
L'UN DE LEURS OBJETS D'ÉTUDE PRINCIPAUX



*Au Moyen Âge,
une personne respectable
doit manger assise
à une table, les mains
posées sur la nappe.
Il faut saisir d'une seule
main, entre le pouce
et l'index, les bouchées
servies sur un tranchoir
individuel.
S'il est indécent de lever
le coude pour boire,
il est permis
de le mettre sur la table.
Sur cette miniature,
alors que le seigneur
se tient noblement,
les serviteurs sont affalés
par terre, mangent
avec les deux mains
et boivent au tonnelet.*

*Livre de la chasse,
Gaston Phébus, xv^e s.
BNF – dept. des Manuscrits*

Les historiennes Perrine Mane et Danièle Alexandre-Bidon évoquent pour nous quelques traits caractéristiques de la société du Moyen Âge. Les règles de vie sont très codifiées et clairement exprimées dans des manuels de contenance qui s'inspirent de l'ordre monastique et ont été adaptés ensuite à la vie laïque sociale. Les codes sociaux s'apparentent à l'étiquette ; l'étiquette de la cour, bien sûr, dont les règles se diffusent dans toute la société.

Ces manuels s'adressent à l'éducation des gentilshommes et pas au monde paysan qui constitue pourtant 90% de la population. À partir de la seconde moitié du xvi^e siècle, ces ouvrages se diffuseront plus largement

dans la société grâce à l'invention de l'imprimerie. Dans le manuel concernant la façon de se tenir à table, il n'y a pas moins de 54 choses à faire et ne pas faire ! Le service de table est très réglementé : la manière dont on se sert, l'ordonnancement des mets, la manière de présenter les plats, de s'agenouiller devant le seigneur, pour présenter un plat... Par exemple, jusqu'au ^{xiv}^e siècle, autour de la nappe qui est faite d'un tissu blanc, se trouve une longère. C'est un tissu qui court, comme une grande écharpe posée au bord de la table, c'est le torchon sur lequel tout le monde s'essuie car il n'y a pas de serviettes. Le rapport au corps est également très codifié : on doit marcher lentement, d'un pas régulier. Les femmes ne doivent pas rire. Il faut garder les yeux baissés. Une femme mariée est obligatoirement voilée et ne doit pas montrer ses cheveux longs. Une veuve doit dissimuler son menton et son front.

La société du Moyen Âge est une société d'ordre, chacun doit rester à sa place. Une norme sociale s'impose : on n'a pas le droit de paraître trop riche, si l'on est un bourgeois. Il faut ressembler à son milieu social. « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée » dit le proverbe. On n'a pas le droit de paraître ce que l'on n'est pas, c'est la règle fondamentale : à cette époque, le « bling-bling » aurait été vraisemblablement très déconsidéré... Il faudra attendre le ^{xv}^e siècle pour voir ces codes évoluer peu à peu, et qu'une certaine mobilité se fasse un chemin dans les us et coutumes : le développement des villes et la naissance de l'urbanité ou l'art de vivre dans les villes, mot décliné du latin *urbs*, la ville, contribuera lentement à faire bouger les ordres.

Les codes sociaux ont certes changé aujourd'hui par rapport au Moyen Âge, mais toute société, tout milieu social, tout milieu professionnel possède les siens. Les lieux publics ont également leurs propres codes. Serge Paugam évoque le code du silence, code implicite et partagé par les usagers des bibliothèques. La pratique de l'étude dans de grandes bibliothèques comme la Bibliothèque publique d'information (BPI) ou la BNF reste dominante. Savoir se concentrer en restant assis des heures pour étudier est une norme partagée par la grande majorité des lecteurs de ces bibliothèques.

» LE MONOLOGUE DE MONA NISHANTY

Elle est très belle, Mona Lisa. Son visage est très joli et calme. Elle est très positive. Elle reste au musée. Elle a une pose superbe. Le nez est long et très beau. Elle pose. Elle a des yeux calmes. Elle pose, très belle, les cheveux longs. Elle est célèbre, Mona Lisa, tout le monde la connaît. Je regarde les yeux des gens.

NORMES et consensus

TOUT MILIEU PROFESSIONNEL,
TOUTE CLASSE SOCIALE, POSSÈDE SES PROPRES CODES.
DERRIÈRE CES CODES SOCIAUX SE NICHENT DES VALEURS
QUI RÉFÈRENT À DES NORMES FAISANT CONSENSUS
DANS UNE SOCIÉTÉ DONNÉE

Derrière les codes sociaux se nichent des valeurs, les valeurs sont une déclinaison de la norme. Bruno Maresca prend l'exemple de la famille : c'est une norme, qui existe dans la majeure partie des sociétés mais chaque individu a une marge pour se positionner par rapport à la famille, il va considérer que le mariage est une valeur qu'il faut défendre ou il adhérera plutôt à la valeur de l'union libre. La valeur est une façon de décliner la norme en différentes options possibles.

La justice, quant à elle, est fondée sur la norme du bien et du mal : le droit applique, met en œuvre la norme du bien et du mal, mais dans le système social, il n'y a pas de valeur absolue : le social ne produit pas d'absolu, le social produit des structures qui sont organisées autour de piliers qui font consensus. Durkheim, précise Bruno Maresca, considère que la norme s'impose à tout le monde : la norme est une chose à laquelle les gens ont a priori envie d'adhérer. Quand on utilise le mot « valeur », on envisage alors qu'il y ait plusieurs options possibles.

Pour certains, codes et valeurs cheminent ensemble. Ainsi au dire de l'historienne Agnès Sandras, parmi les classes bourgeoises aisées, les codes sociaux s'apparentent à la défense de valeurs que les membres de ces classes ne savent pas expliciter — telles que la richesse ou la reproduction sociale dans les mêmes milieux. Dans d'autres milieux sociaux, plus ouverts, la confrontation des idées, les échanges intellectuels sont reconnus et encouragés. Dans ce cas, la pratique de la discussion devient une valeur en soi.

Codes sociaux et classes sociales

Monique Pinçon-Charlot s'est attachée, avec son mari Michel Pinçon, à comprendre le mode de fonctionnement des classes très aisées de la société. Pour ces chercheurs « tout change pour que rien ne change » : les classes très aisées se savent les plus nanties économiquement parlant et s'emploient à étendre cette domination économique à toutes les sphères de la société, en imposant leurs valeurs comme des valeurs universelles

que l'on ne peut interroger. Ces classes possèdent la capacité de faire passer leurs intérêts particuliers pour de l'intérêt général. Ainsi pour les Pinçon-Charlot, la fonction des codes sociaux est, pour les riches, d'exercer, outre la domination économique, une domination symbolique qui impose un ordre qu'il est impossible de transformer car les classes modestes ont intériorisé que rien ne peut changer, l'ordre dominant étant immuable.

Codes sociaux et genre

Pour Nicole Fernandez, outre les rapports entre les classes, les codes sociaux régissent également les rapports entre les genres. À cet égard le rapport au corps des hommes et des femmes est très différent : par exemple, dans les transports en commun, les hommes écartent les jambes, occupent un espace beaucoup plus important que les femmes qui gardent les membres inférieurs serrés et repliés sur eux-mêmes. Il serait intéressant de détailler des manifestations plus explicites de comportements différents entre les hommes et les femmes, comme, par exemple, la capacité pour les uns — les hommes, à prendre sans problème des responsabilités ou des positions de pouvoir, alors que les autres — les femmes, resteront plus traditionnellement dans l'ombre et interrogeront, avant de se mettre en avant, leurs capacités propres et leur savoir-faire... Derrière ces comportements, se cachent des rapports aux codes d'éducation différents, pour les uns et les autres : on apprend au petit garçon à oser, à se mettre en avant, on conseillera aux petites filles de rester discrètes même si bien sûr et heureusement, lentement mais sûrement, ces prescriptions évoluent aujourd'hui.

Les codes sociaux intègrent et différencient

Selon Élisabeth Collard, enseignante et médiatrice interculturelle, les codes sociaux sont l'expression des valeurs d'une société, déclinées de façon individuelle et collective. Elle prend comme exemple la valeur de respect, qui se traduit dans de nombreuses sociétés par le respect dû aux anciens. Pour une personne, le respect dû à une personne âgée se traduira par une façon de saluer ou une marque de déférence particulière vis-à-vis de cet aîné. Maîtriser un code social commun, inscrit la personne dans un groupe social particulier, qui lui permet de se situer dans le temps et dans la durée. Ainsi, les codes sociaux protègent les individus car ils les socialisent dans un groupe. De fait, les codes sociaux intègrent et différencient à la fois.

Vendues autrefois par des colporteurs, les images d'Épinal doivent leur nom à Jean-Charles Pellerin, premier imprimeur à éditer en série ce type d'image, et habitant à Épinal. Les années 1850 à 1870 constituent l'âge d'or de l'imagerie populaire. Dans cette illustration, on retrouve une satire implicite des mouvements féministes de l'époque avec des commentaires, inimaginables à l'époque ! tels que : « Les hommes balayeront et feront le ménage », « Les femmes feront des affaires et s'occuperont de politique ».

Les Réformes du ménage, Images d'Épinal de la Maison Pellerin, 1850. BNF - dpt. Estampes et photographie



La force de L'HABITUS

CHACUN INTÉRIORISE, À SON INSU LE PLUS SOUVENT,
LES CODES SOCIAUX DE SA CLASSE SOCIALE,
QUI CONTRIBUERONT À CONSTRUIRE
CE QUE PIERRE BOURDIEU APPELLERA L'HABITUS

Tout individu manie des codes, souvent, sans le savoir explicitement.

Le sociologue, Pierre Bourdieu créera le concept d'habitus pour expliquer la façon dont laquelle, malgré elle, sans en avoir conscience et ce, d'une manière très forte, une personne est rattachée à sa classe sociale et serait « programmée » par cet habitus ; ainsi chacun intériorise, à son insu, les codes sociaux et les manières d'agir, de penser, de percevoir de son milieu social. L'essentiel des travaux de Pierre Bourdieu porte sur ce déterminisme social qui, pour les personnes de milieux modestes, conditionnera l'ensemble de leur trajectoire sociale et professionnelle. Le sociologue Bernard Lahire reconnaît, quant à lui, à chacun la possibilité d'une « dissonance culturelle » qui lui permet de s'autonomiser vis-à-vis de cet habitus et de disposer donc d'une latitude d'action qui lui permet de construire sa vie comme il l'entend.

» LE DISCOURS DE ROSE ZEHNER D'APRÈS UNE PHOTO DE WILLY RONIS « GRÈVE AUX USINES JAVEL-CITROËN, 1938 »

DANUSHIKA

Réveillez-vous !

Je suis là pour vous dire : on a toutes l'énergie,
allez faire des choses pour les femmes.

Vous aussi voulez la liberté.

Vous ne pouvez pas rester comme ça.

Il faut crier.

Il faut gagner dans la vie.

Que désirez-vous ?

Vous voulez rester ?

Allez, non, on y va.

Aidez-nous pour gagner la vie !

*Accompagner les individus pour les aider à reconstruire
leur trajectoire sociale*

Vincent de Gaulejac pense que la relation entre un individu et son milieu est plus complexe que la simple appartenance à une classe sociale

« Je me situe entre Bourdieu, Sartre et Freud » dit-il. Freud, en travaillant sur l'idéal du moi, constate que les mécanismes psychiques de l'individu ne se réduisent pas à des mécanismes sociaux : l'histoire familiale est très importante dans la construction d'un individu. L'idéal du moi est au croisement d'une construction personnelle et d'idéaux collectifs, portés par le milieu social d'appartenance. Sartre, quant à lui pense que, quelle que soit la fabrication sociale et psychique d'une personne, cette dernière dispose d'une marge de liberté pour construire sa vie. « L'important n'est pas ce qu'on a fait de l'Homme mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui » dit-il. Il pose la question du sujet : qu'est-ce que « je » fait de ce qu'on a fait de moi.

Vincent de Gaulejac a approfondi ce que Bourdieu appelait la socio-analyse : il a mis en application l'idée qu'il est important que les sociologues ne transmettent pas seulement de la théorie mais également, à tous ceux qui le désirent, des outils méthodologiques pour comprendre comment l'individu est fabriqué et ce que cela produit dans les rapports sociaux.

Il a ainsi développé la sociologie clinique, qui invite des personnes à travailler sur elles-mêmes, à se construire comme sujet, afin de comprendre comment l'histoire et les codes sociaux sont agissants en eux, comment ils intériorisent les codes de la culture légitime de leur milieu. Il a inventé une méthodologie qu'il nomme « roman familial et trajectoire sociale » en constituant des groupes d'implication et de recherche dans lesquels il invite des personnes à revenir sur leur histoire familiale et leur trajectoire sociale pour mieux comprendre leurs rapports aux valeurs, à l'espace, au travail, à l'argent, à l'amour... Ce faisant, ces personnes réfléchissent à la façon dont elles ont incorporé leur habitus et analysent les difficultés dans lesquelles cela les met. Ainsi, dit Vincent de Gaulejac, il faut considérer les codes sociaux, non seulement comme une traduction de la nature sociale de la société, mais également analyser la façon dont ces codes interagissent avec l'histoire subjective et personnelle de chacun.

Ne pas réduire les individus à leur origine sociale

Fabien Truong, quant à lui, analyse les parcours sociaux en termes de trajectoire. Ancien professeur dans un lycée de banlieue parisienne, il s'est efforcé d'éviter d'avoir une idée toute faite sur ses élèves et a remarqué que souvent, il se trompait quand il risquait des hypothèses sur leur devenir. C'est ainsi qu'il a commencé à raisonner en termes de trajectoire, en évitant de ranger ses élèves en catégories pré-supposées. Il a observé quelles étaient les étapes par lesquelles passaient des élèves venus de milieux très défavorisés qui souhaitaient poursuivre des études supérieures. Pour ces élèves, comme pour toute personne qui passerait d'un milieu social à un autre, la première étape consiste à déconstruire certains codes sociaux, pour en intégrer d'autres. S'autoriser, par exemple, à épouser des pratiques sociales peu usuelles dans son milieu d'origine, comme se donner le droit de se sentir légitime en visitant un musée ou en séjournant longtemps dans une bibliothèque pour y étudier.

DÉCONSTRUIRE les codes

QUI SEMBLANT « ALLER DE SOI » ...

POUR COMPRENDRE D'AUTRES CODES QUE LES SIENS

Cette position, invite l'enseignant à adopter une posture que le sociologue Erving Goffman qualifie d'interactionniste ; Il s'agit de considérer que le code social se construit à travers les relations avec les autres et à travers le regard que les uns portent sur les autres. Si l'on envisage les codes sociaux sous cet angle, ils sont beaucoup plus dynamiques, car ils s'incluent dans un processus de relations dans lequel les personnes interagissent les unes avec les autres. Ceci évite de stigmatiser une catégorie de population qui ne maîtriserait pas les « bons » codes sociaux, par exemple le silence, dans un musée.

Cette posture invite à la déconstruction de ce que l'on considère comme « allant de soi ». En déconstruisant ce que l'on tient pour naturel et légitime, on réfléchit sur les processus de construction et d'intégration des codes sociaux et, en tant qu'enseignant, formateur ou médiateur, on ne se situe pas en extériorité vis-à-vis de cette question, mais l'on questionne le processus d'interaction qui se joue dans la relation avec son interlocuteur, élève, personnes en formation, en visite dans un lieu culturel, en apprentissage du français...

Les CODES SOCIAUX intègrent et rejettent à la fois

LES CODES SOCIAUX SONT EN MÊME TEMPS TRÈS STRUCTURANTS ET TRÈS MOBILES

Pour Dominique Rolland, ethnologue, lorsqu'on est à cheval sur plusieurs cultures, souvent une culture devient dominante, et l'autre demeure dominée, notamment dans des pays qui furent colonisés. Un individu peut alors être tiraillé entre des injonctions contradictoires. Ainsi les codes sociaux intègrent et rejettent à la fois.

Elle donne l'exemple de l'obligation de se couper les cheveux dans les écoles en Indochine, pendant la colonisation, pour des raisons d'hygiène

disait-on, et également pour respecter un code vestimentaire et physique, propre à l'institution scolaire. Or la tradition de ce pays voulait que les garçons gardent les cheveux longs. C'était le symbole de la piété familiale, du lien avec le père, le grand-père, les ancêtres... Un écrivain raconte que son père, mandarin, voulait l'envoyer à l'école mais que pour lui la question de couper les cheveux à son fils était terrible. Son père lui a finalement coupé les cheveux, puis est allé sur l'autel des ancêtres en larmes en disant « voilà, je vous offre la chevelure de mon fils, parce qu'on n'a pas le choix ».



Dans ce cas, ce ne sont pas les codes qui sont contradictoires, ce sont les valeurs qui les commandent qui vont entrer en contradiction. C'est le rapport entre le code, les valeurs et c'est donc l'identité de la personne qui se joue entre les valeurs et leur manifestation dans le code.

Les codes sociaux posent également la question de ce qui change, de ce qui bouge et de ce qui demeure permanent. Dans des sociétés traditionnelles et même en France, si l'on va en province dans une zone rurale, en province, on n'aura pas du tout les mêmes sensations, les mêmes impressions de mouvement, d'accélération et d'évolution que dans une grande ville.

Marie-Rose Moro, ethno-psychiatre pour enfants et adolescents et psychanalyste, insiste sur l'importance des représentations collectives pour définir les modalités d'échanges entre les sociétés et les individus. Pour elle, la subjectivité d'une personne s'inscrit dans des structures collectives qui se modifient et se transforment en permanence. Ces affiliations se déclinent sur différents niveaux : l'appartenance au territoire où l'on a grandi, la culture, la langue, la religion. Toutes ces premières affiliations anthropologiques et géographiques sont inscrites dans une histoire qui va définir les codes de référence des individus. Après, on peut s'approprier d'autres codes en voyageant, en se métissant. Donc les codes sont à la fois très structurants et très mobiles, pas seulement d'une génération à l'autre, mais dans un parcours de vie. Apprendre à décrypter les codes d'une personne qui s'adresse à vous, en tant que thérapeute ou en tant que médiateur est indispensable pour qui accompagne des personnes venues de sociétés fonctionnant avec d'autres codes.

Nous allons maintenant proposer un parcours à travers les codes que chercheurs et médiateurs ont les plus fréquemment cités, et montrer comment ils s'expriment parfois de façon différente, voire opposée, ce qui peut entraîner des erreurs d'interprétation ou des malentendus entre des personnes venues de sociétés multiples.

La coiffure de Dagobert a été interprétée de manières diverses depuis la découverte de cette monnaie au milieu du XIX^e siècle : on y a vu un casque avec cimier, et même des animaux marins. Il s'agirait en fait d'une longue tresse de cheveux partant du sommet du crâne et fixée par un ruban perlé en plusieurs endroits jusqu'à la nuque. À l'époque mérovingienne, les rois portaient les cheveux longs : se faire couper les cheveux revenait à perdre le droit de régner, et d'ailleurs c'était ce que l'on faisait habituellement aux rois ou aux héritiers vaincus que l'on souhaitait écarter. Les rois n'étaient pas les seuls à porter les cheveux longs : l'aristocratie militaire toute entière et même certains clercs le faisaient.

Solidus de Dagobert I^{er} frappé à Limoges, or, 6,14g. BNF – dept. Monnaies, médailles et antiques

VOYAGE

à travers les codes et les représentations

IL N'EXISTE PAS DE CODES SOCIAUX EN GÉNÉRAL : LES CODES SOCIAUX SE DÉCLINENT EN FONCTION DES SITUATIONS ET DES SPHÈRES DANS LESQUELLES ÉVOLUENT LES INDIVIDUS. DRESSER UNE TYPOLOGIE EXHAUSTIVE DES CODES SOCIAUX N'AURAIT PAS DE SENS, CAR UNE TELLE TYPOLOGIE N'EXISTE PAS. SERGE PAUGAM PRÉCISE QUE TOUTE PERSONNE SUIVIT UN PROCESSUS DE SOCIALISATION PRÉCIS QUI LA CONDUIT À UTILISER DES CODES QU'ELLE PENSE NATURELS, ALORS QU'ILS SONT TOTALEMENT APPRIS ET CE, SOUVENT, DEPUIS LE PLUS JEUNE ÂGE. CES COMPORTEMENTS SONT TELLEMENT INTÉRIORISÉS QUE SOUVENT, L'ON S'ÉTONNE QUE D'AUTRES PERSONNES, N'APPARTENANT PAS AU MÊME MILIEU SOCIAL, OU VENANT D'AILLEURS, NE LES POSSÈDENT PAS.

NOTRE PARTI-PRIS A ÉTÉ LE SUIVANT : ÉVOQUER DES CODES QUE LES MÉDIATEURS MANIENT DANS LA RELATION ET LES FORMATIONS QU'ILS DÉVELOPPENT AVEC LEURS PUBLICS, AINSI QUE CEUX QUI ONT ÉTÉ LES PLUS FRÉQUEMMENT ÉVOQUÉS PAR LES CHERCHEURS QUE NOUS AVONS INTERROGÉS.

Les codes de **POLITESSE**

CES CODES SOCIAUX SONT À LA FOIS EXPLICITEMENT DÉCRITS DANS DE NOMBREUX ÉCRITS, DES TRAITÉS DE CONTENANCE DU MOYEN ÂGE JUSQU'ÀUX NOMBREUX LIVRES DE BONNES MANIÈRES DU XIX^E SIÈCLE, EN PASSANT PAR LE TRÈS CÉLÈBRE « BONHEUR DE SÉDUIRE, L'ART DE RÉUSSIR » DE LA BARONNE NADINE DE ROTHSCHILD, PARU CHEZ HACHETTE EN 1991, SOUVENT RÉÉDITÉ ET DEvenu « BONHEUR DE SÉDUIRE, L'ART DE RÉUSSIR, LE SAVOIR-VIVRE AU XXI^E SIÈCLE »



Les éditions Hachette, en 1856, lancent « La Bibliothèque rose illustrée » dont l'auteur emblématique deviendra très vite la Comtesse de Ségur. Louis Maurice Boutet de Monvel se rattache à ce courant moralisateur. Ce manuel recommande aux enfants d'être polis, avec les grandes personnes comme avec leurs semblables. Le XIX^e siècle verra fleurir les manuels de politesse, pour les adultes comme pour les enfants.

Couples d'enfants, La Civilité puérile et honnête... de L'oncle Eugène, ill. Louis-Maurice Boutet de Monvel, 1887. BNF - dpt. Histoire, philosophie, sciences de l'homme

Ces codes explicitement décrits sont tout à fait relatifs : les façons de se tenir à table sont particulièrement éclairantes de par leur diversité : Bruno Maresca explique qu'on apprend aux enfants de France à garder les mains sur la table, mais pas les coudes, alors qu'en Angleterre, il est poli de mettre les mains sous la table ! Dans certaines sociétés, on mange avec des cou-

teaux et des fourchettes, alors que dans d'autres, on partage un plat en commun, en utilisant ses mains. Parfois il est poli de terminer son assiette, dans d'autres sociétés ce sera la manifestation d'une grande impolitesse...

De nombreux codes, sont en revanche totalement implicites, et peuvent occasionner de nombreux malentendus car ils ne sont pas les mêmes dans toutes les sociétés. Quelques exemples le montrent :

- manier le tu et le vous, en France, n'est pas simple pour des personnes qui viennent de pays où il n'existe qu'une formule linguistique ;
- dire oui, dire non : dans certaines sociétés, on peut dire non sans que cela soit perçu comme impoli. Dans les sociétés japonaises, on ne dit jamais non mais on emploie des modes de locution qui le signifient. Encore faut-il arriver à le décrypter ;
- dire « bonjour », « merci », ne va pas de soi : ne pas le dire du tout peut être perçu comme impoli, le répéter à de multiples reprises peut en étonner certains ;
- regarder dans les yeux est très mal perçu dans certaines sociétés africaines : les enfants, lorsqu'ils sont réprimandés par un adulte, ne doivent pas les regarder dans les yeux ; néanmoins, à l'école française, on apprendra aux élèves à regarder l'enseignant dans les yeux. De même, lorsque l'on passe un entretien d'embauche, il est recommandé de ne pas baisser les yeux mais de regarder franchement l'interlocuteur à qui on s'adresse.

Que d'injonctions contradictoires pour des personnes venues d'autres cultures et confrontées à la nôtre...

» CHOSSES

CHOSSES SANS VALEUR

SHAISTA

- « Quand quelqu'un dit des gros mots.
- Quand les personnes crient sans raison.
- Dans le bus les gens ne laissent pas la place pour les personnes âgées.
- Les gens passent sans faire la queue.
- Les personnes ne savent pas les émotions des autres.
- Sans valeur, ne pas respecter la loi, soi-même et les autres.
- Les enfants ne respectent pas les profs ni les parents.
- Celui qui ne respecte pas les autres. »

L'HABILLEMENT

NOMBREUX SONT LES CODES SOCIAUX DU MOYEN ÂGE AUTOUR DE L'HABILLEMENT, EXPLIQUENT PERRINE MANE ET DANIÈLE ALEXANDRE-BIDON.

L'UNE DES DÉPENSES LES PLUS IMPORTANTES DANS LE MILIEU SEIGNEURIAL ET NOBLE EST CELLE QUI CONCERNE LE VÊTEMENT; AVOIR UN DRAP ÉCARLATE OU UN DRAP DE LAINE COÛTE ALORS UNE FORTUNE



La coutume de revêtir pour son mariage une robe blanche, symbole de virginité, s'est répandue en Europe au XIX^e siècle sous l'influence de l'Église. Au Moyen Âge, l'usage est de simplement porter sa plus belle robe, quelle qu'en soit la couleur. Celle-ci est le plus souvent rouge, car c'est alors la teinte la plus résistante. Sur cette miniature, la mariée est entraînée par la Mort dans une Danse macabre, thème courant dans l'art des XV^e et XVI^e siècles, marqués par la peste et les guerres. Danse Macabre, XVI^e s. BNF - dpt des Manuscrits

La couleur est également un luxe au Moyen Âge, et cela, à cause des teintures. Les couleurs sont également très codifiées : les femmes portent des robes rouges le jour de leur mariage. Le vert ne se porte que le jour de la tradition des arbres de mai, du 30 avril au 1^{er} mai. On ne sait pas encore fabriquer du noir, donc lors d'un deuil, il convient de porter du bleu foncé. Les enluminures que l'on voit avec des couleurs éclatantes représentent exclusivement des nobles. Les bourgeois sont habillés beaucoup plus modestement avec des vêtements de couleur sombre. Ainsi du Moyen Âge à l'Ancien régime, l'habillement est très codifié et

renvoie à des positions sociales précises et bien identifiées. Mais le vêtement sera aussi la marque d'une société en changement : pendant la Révolution française, on trouve de nombreuses gravures qui montrent comment s'habillaient les sans-culottes et les sujets devenus citoyens. La réaction à la Révolution s'incarnera dans les modes d'habillement précieux des « Incroyables » et des « Merveilleuses ».

Mais les codes sociaux autour de l'habillement sont peut-être ceux qui permettent très manifestement de se situer dans la norme ou au contraire de la contester. De tout temps, la jeunesse, entre autre s'identifie par des façons particulières de se vêtir : des robes violettes et des sabots portés par les jeunes filles des années soixante-dix aux pantalons qui tombent au milieu des fesses des jeunes d'aujourd'hui...

La LANGUE

EN FRANCE, SELON MARIE-ROSE MORO,
LA REPRÉSENTATION DE LA LANGUE EST TRÈS UNIQUE.
DÈS 1539, L'ORDONNANCE DE VILLERS-COTTERÊTS,
ÉDICTÉE PAR FRANÇOIS I^{ER}, ÉTABLIT LE FRANÇAIS
COMME LANGUE OFFICIELLE, COMME LANGUE DE
L'ADMINISTRATION ET DU DROIT ÉCRIT

Très tôt, le français est venu s'opposer aux langues régionales et pourtant, il suffit d'entendre quelqu'un parler pour savoir d'où il vient : les manières de parler, les accents, la façon de placer sa voix, sont de grands marqueurs d'identité qui reposent sur des codes implicites : Agnès Sandras nous confiait adapter son ton de voix au milieu dans lequel elle se trouve et pourtant elle parle toujours la même langue, le français.

La langue est un code incontestable, mais les langues sont des catégories totalement construites. En français, il existe un mot pour dire tristesse, alors qu'en bambara il en existe dix ! En français, pour exprimer la notion d'être, on utilise un seul mot ; en espagnol, il y en a deux, *ser* et *estar*, qui correspondent à une structure totalement différente. Pour les Espagnols, *ser* et *estar* ne représentent pas du tout le même rapport au monde.

La France est le pays qui fait le moins de place aux langues maternelles des migrants, on a l'idée que la langue est une et indivisible, comme la République. Pourtant, pense Marie-Rose Moro, on devrait laisser plus de place à l'expression de la langue maternelle car c'est la langue de la transmission ; cela n'empêche pas, poursuit-elle, d'encourager les enfants à aider leurs parents dans l'apprentissage du français. C'est le destin de l'enfant de migrant d'apprendre des choses qui viennent de l'extérieur de la famille à ses parents.

Les codes de COMPORTEMENT

DE NOMBREUX CODES SONT IMMATÉRIELS
ET RELÈVENT DES COMPORTEMENTS, DE FAÇONS D'ÊTRE,
DE SE TENIR OU DE RÉAGIR À DES SITUATIONS DONNÉES.
VOICI QUELQUES EXEMPLES QUI MÉRITERAIENT, BIEN SÛR,
D'ÊTRE PLUS DÉVELOPPÉS MAIS QUI PEUVENT PERMETTRE
QUE S'ENTAMENT DES RÉFLEXIONS À LEUR PROPOS

Rire, ne pas rire, telle est la question

Il existe un texte important de l'historien Jacques Legoff à ce sujet, qui rappelle en quoi, en tant que phénomène social, le rire a une histoire. L'historien Jacques Legoff a été amené à s'intéresser au rire, après avoir découvert un petit opuscule *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, dans lequel on s'est posé la question suivante, surtout dans les milieux ecclésiastiques : « Jésus a-t-il ri une seule fois dans sa vie terrestre ? ». Par ailleurs, au Moyen Âge circule la proposition d'Aristote qui expliquait que « Le rire est le propre de l'homme ».

« On voit donc qu'autour du rire s'est noué ce qu'on peut appeler un grand débat, et qui va loin, car si Jésus n'a pas ri une seule fois dans sa vie humaine, lui qui est le grand modèle humain, dont de plus en plus on proposera l'imitation, le rire devient étranger à l'homme, à l'homme chrétien en tout cas. Inversement, si l'on dit que le rire est le propre de l'homme, il est certain que l'homme riant se trouvera mieux exprimer sa nature », nous dit Jacques Le Goff. Il n'empêche, nous expliquent Danièle Alexandre-Bidon et Perrine Mane, qu'au Moyen Âge, le rire est proscrit pour les femmes.

Ainsi autour du rire, se trouvent des obligations et des interdits, qui perdurent dans les sociétés contemporaines. Chaque groupe humain semble avoir ses propres codifications du rire, qui ont à voir avec l'expression des émotions.



La gamme du rire par le mime Georges Wague, Document sur l'activité de Farina dans les années 1910-1911 - Clément Vautel (1875-1954). Fonds Maurice Farina / BNF - dpt. des Manuscrits

À ce propos, Agnès Sandras évoque une anecdote qui donne à réfléchir : à son avis, les enfants venus de cultures différentes sont souvent très désireux d'intégrer les codes sociaux de la société d'accueil. Elle se souvient de la gêne d'un de ses élèves d'origine turque, quand la mère de ce dernier a embrassé chaleureusement Agnès pour la remercier de s'occuper de son fils, ce dernier est devenu tout rouge, a tiré sa mère par la manche et lui a dit « On n'embrasse pas les profs ! ».

Avoir la bonne distance

Apprendre à avoir la bonne distance avec la personne avec qui on parle n'a rien d'évident. Nous n'avons pas la même posture envers quelqu'un qui est plus âgé que nous et quelqu'un de notre âge. Des situations différentes, entraînent des façons de se tenir qui se déclinent selon des modalités différentes. Tendre la main, embrasser, saluer seulement par une expression verbale ? Autant de codes implicites qui dénotent une connaissance de l'environnement social dans lequel on se trouve et qui ne va pas de soi.

Autant de codes qui ne s'apprennent pas mais qui s'acquièrent dès le plus jeune âge, entre autre par l'observation du milieu dans lequel on se trouve. Autant de codes qui peuvent être source de malentendus si on ne les maîtrise pas... Autant « d'Évidences invisibles », titre d'un livre dans lequel son auteure, Raymonde Carroll constate la fréquence des *malentendus interculturels* entre Français et Américains et combien ils peuvent être lourds de conséquences.

La relation au bruit et au silence

Fabien Truong note que la relation au bruit est un code social qui s'exprime différemment selon les élèves. Cette question est éminemment culturelle : pour qui a fait des études et a été habitué à se concentrer, le silence est une valeur importante. Pour certains en revanche, le silence peut être oppressant, et le bruit a aussi une dimension d'évacuation, évacuer le malaise de se sentir dans un lieu intimidant comme un musée ou une bibliothèque. Faire du bruit car on ne se sent pas vraiment à sa place, renvoie également à la différence entre l'oralité et l'écrit : on fait silence pour arriver à se concentrer pour écrire, mais l'expression orale est un mode d'expression tout aussi légitime qui peut stimuler la réflexion autrement. « Un jour, on comprendra peut-être que si on laisse les élèves faire un peu de bruit dans les musées, ils iront peut-être plus facilement vers les œuvres » souligne Fabien Truong.

Serge Paugam ajoute que la norme du silence, n'est pas universelle dans les lieux sacrés. Contrairement à ce qui se pratique en France, en Russie, dans les églises orthodoxes, lors des cérémonies, les gens parlent et se promènent. Le silence n'est donc pas une valeur en soi, plus légitime que le bruit. Là encore, il est conseillé de déconstruire les évidences...

Chronos et Kairos, deux rapports au temps différents

Le rapport au temps des sociétés humaines est un code social qui s'exprime de façon fort différente de par le monde. Les Grecs utilisaient deux termes pour définir le temps :

Chronos, le temps programmé, le temps linéaire, le temps répétitif, les heures, les jours, les nuits, les saisons...

Kairos, c'est l'occasion, l'événement imprévu qui vient déprogrammer ce qui est organisé et planifié à l'avance. Ce peut être un événement historique comme la chute du mur de Berlin, un événement personnel qui empêche d'arriver à l'heure au travail ou à un rendez-vous de dentiste.

Il est clair que les sociétés occidentales sont plus structurées pour respecter le *Chronos*, alors que les sociétés du Sud pencheront plus vers le *Kairos*, même si ces différences ne sont pas irréductibles bien sûr, et dépendent d'abord des individus. Pour l'exprimer autrement, il existe une grande différence entre *demain* pour un français et *Mañana* pour un latino-américain qui peut vouloir dire, demain, bientôt, un de ces jours...

Ainsi la question du retard semble secondaire pour certains et très importante pour d'autres, encore faut-il comprendre pourquoi et comment cela s'inscrit dans des relations au temps différentes.

LE TRAJET

NATALIA

« 7.30, je sors de chez moi avec mon petit Romain. Je ferme la porte. On descend par l'escalier. Dans la rue c'est presque la nuit. On prend le bus n° 60 jusqu'à Jules Joffrin. Tout le monde se dépêche. On prend la ligne 12 de métro jusqu'à Notre-Dame de Lorette... on monte, beaucoup de monde, on marche à pied jusqu'au collègue Paul Gauguin. Je parle avec le professeur de Romain, elle rit beaucoup. Après je reviens chez moi parce que j'ai oublié mon sac. Tout le monde très pressé. Quand j'arrive chez moi, quelqu'un appelle, mais moi je ne réponds pas parce que je suis très pressée. Je prends mon sac, je sors de chez moi, et je prends la direction d'Adage. Je cours, je suis très contente, parce que la météo est bonne.

Je me dis : dépêche, Natasha, dépêche, Natasha, dépêche, tu es en retard. »

Codes culturels et « entre-soi »

Une soirée à l'Opéra est remplie de codes implicites qui dénotent de la permanence d'un entre-soi pratiqué par les spectateurs qui vont écouter « Don Juan » ou « Rigoletto » : ne pas applaudir à la fin de chaque morceau, savoir quand il convient de le faire, ne pas chanter en même temps que les interprètes (contrairement à ce qui se pratique en Italie) savoir après combien de bis on est invité à se lever pour partir... Autant de codes qui sont transmis à leur insu à des spectateurs qui ont baigné dans la culture de la musique classique. Autant de codes qui excluent ceux qui ne les connaissent pas.

L'entre-soi pour les classes très riches est une seconde nature, selon Monique Pinçon-Charlot. Cet entre-soi correspond à une volonté de transmettre à la génération suivante les fortunes colossales que ces classes possèdent, et de préserver des modes de vie qui favorisent la reproduction des privilèges. Ainsi, on n'instruit pas les enfants de ces castes très riches, on les éduque pour qu'ils reproduisent le savoir vivre ensemble, le savoir-vivre entre eux.

Ceci dit, tous les milieux sociaux produisent de l'entre-soi : lorsque des conscrits se retrouvaient et évoquaient leurs années passées à l'armée, ils construisaient à leur insu un entre-soi qui ne portait pas à conséquence. En revanche, quand des élèves déclenchent des opérations de bizutage pour s'inscrire dans une tradition bien établie par leurs pairs plus âgés, ils reproduisent un entre-soi parfois dévastateur.

Passer d'un code à l'autre n'est pas facile. Vincent de Gaulejac a travaillé sur les histoires de transfuge de classe et sur l'histoire de personnes ayant changé de position sociale. Il cite l'exemple d'un couple issu d'un milieu paysan. Madame est devenue infirmière et Monsieur est ingénieur chez IBM, il s'agit donc d'une très belle réussite. Ce couple habite Grenoble. Pendant 10 ans ils n'ont pas accepté d'invitation à dîner car ils ne savaient pas comment la rendre, ils ne savaient pas comment faire pour inviter des gens. Évidemment en refusant les invitations, ils ne pouvaient pas apprendre et se trouvaient donc dans une situation d'isolement social car chez eux, on n'avait jamais invité personne à la maison...

La timidité recouvre souvent l'intériorisation du fait qu'on est mal à l'aise avec l'autre. C'est une réaction défensive contre ce malaise ressenti dans le rapport à l'autre. La timidité n'exprime pas seulement un ressenti individuel, elle dénote souvent un mal être social qui traduit la difficulté de se retrouver dans un milieu dont on ne connaît pas les codes.

L'aisance sociale et culturelle se trouve chez les personnes qui ont la capacité de circuler dans des sociétés ou des groupes qui ont des codes sociaux différents. Aujourd'hui, la mondialisation des échanges a fait advenir une société mondiale multi-culturelle. Il convient donc maintenant de préciser le sens à donner à la notion de culture.



Photographie de mode, concert dans un salon - Madeleine Vrament-Carven (1909-....?), Costumes civils français des origines à nos jours. Femmes - Séeberger frères, photographes. BNF - dpt. Estampes et photographie

VIVRE

dans un monde
où circulent les cultures

LE MONDE A TOUJOURS ÉTÉ MULTI-CULTUREL, CE QUI CHANGE AUJOURD'HUI, C'EST L'ACCÉLÉRATION DE LA RENCONTRE ENTRE LES CULTURES ET LA COHABITATION DE CULTURES QUI DOIVENT APPRENDRE À SE FRÉQUENTER ET À SE RECONNAÎTRE. IL EST D'AUTANT PLUS URGENT DE COMPRENDRE COMMENT EXISTENT DANS CHAQUE CULTURE, DES DIMENSIONS UNIVERSELLES ET DES DIMENSIONS PARTICULIÈRES, AUTREMENT DIT, DE RÉFLÉCHIR À CE QUI DISTINGUE ET À CE QUI RASSEMBLE.

CULTURE et culture générale

LE TERME LATIN « CULTURA » DÉFINIT L'ACTION DE CULTIVER LA TERRE, AU SENS PREMIER, ET CELLE DE CULTIVER L'ESPRIT, AU SENS FIGURÉ. CICÉRON FUT LE PREMIER DES PENSEURS À APPLIQUER LE MOT « CULTURA » À L'ÊTRE HUMAIN, « UN CHAMP, SI FERTILE SOIT-IL, NE PEUT ÊTRE PRODUCTIF SANS CULTURE » DISAIT-IL

La culture consiste dans l'instauration d'un ensemble de règles qui organisent les échanges entre les hommes et séparent durablement les sociétés humaines de l'état naturel, explique Claude Lévi-Strauss.

Pour l'UNESCO, « Dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social ». Autrement dit, elle ne fait pas référence seulement aux arts, aux lettres, aux sciences, elle englobe également les modes de vie, les systèmes de valeurs, les traditions, les croyances. Par ailleurs, la diversité est inhérente à l'idée même de culture, elle est donc constitutive des cultures.

Aux dires d'Élisabeth Collard, « la culture est pourvoyeuse de sens sur les mystères qui nous entourent. Elle est comme un puits de réponses dans lequel chaque personne recherche un moyen de s'expliquer le monde. La culture est donc un ensemble de codes, de croyances, de représentations, autour desquels se retrouvent un certain nombre de personnes ». Mais la culture renvoie également à un processus individuel que chaque personne élabore, parfois à son insu, et qui lui permet de s'approprier une certaine vision du monde. La culture évolue autant que les personnes qui la portent. Ainsi elle est à la fois collective et individuelle.

Mais les personnes ne peuvent être enfermées dans des catégories ou des cultures. Leur identité, oserons-nous employer ce mot controversé, dépend autant de la culture dont elles sont originaires que de leur parcours propre, constitué d'influences, d'échanges, d'appropriations, de rejets et de particularismes... C'est ainsi qu'il n'existe pas une identité fixée une fois pour toutes, dans un rapport figé à un passé idéalisé, mais des identités en devenir qui se nourrissent autant du passé que des échanges multiculturels du présent.

Par ailleurs, il y a une différence entre la culture prise comme un tout et la culture générale qui représente la somme de connaissances qu'un individu dit cultivé possède. En allemand, il existe deux termes qui renvoient à ces deux conceptions de la culture : *Kultur* définit l'identité culturelle globale d'un peuple ou d'une société, qui correspond à une somme de valeurs reliées à une histoire, à des traditions. *Bildung* définit la culture générale que possède une personne. La *Bildung* comporte par ailleurs, une dimension d'élaboration et de construction individuelle.

Toutes les sociétés, des plus développées aux plus traditionnelles, possèdent une ou parfois plusieurs cultures... Autrement dit une femme illettrée du Centre Afrique est reliée à la culture de la société à laquelle elle appartient, tout comme un membre de l'Académie française... Ceci n'empêche pas de penser que l'illettrisme est un fléau qu'il faut combattre, et que l'Académie française est un monde très ritualisé, absolument impénétrable pour la majorité des personnes qui habitent en France. La culture ne se réduit donc pas à l'expression des artistes, des créateurs, des écrivains, et à la connaissance de leurs œuvres, même si c'est l'approche qui définit le périmètre d'action du ministère de la Culture.

» QUESTIONNAIRE DE PROUST LILIAN

« *Le principal trait de mon caractère : la loyauté*

La qualité que je préfère chez les hommes : le respect

La qualité que je préfère chez les femmes : la générosité

Mon principal défaut : calme tout le temps

Ma principale qualité : générosité

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : l'ambition

Mon occupation préférée : me promener avec ma fille

Mon rêve de bonheur : mon bonheur c'est pour trouver un bon travail

Quel serait mon plus grand malheur : perdre mon père

À part moi-même qui voudrais-je être : un bébé

Où aimerais-je vivre : au paradis

Mon héros ou mon héroïne préféré(e) : Mandela

Le don de la nature que j'aimerais avoir : docteur

L'état présent de mon esprit : fatigué

La faute qui m'inspire le plus d'indulgence : parler »

Le patrimoine culturel est à la fois matériel et immatériel, la diversité culturelle est un élément déterminant de ce patrimoine, comme le définit l'UNESCO : « Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les groupes et communautés en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine ».

LE DON Un dénominateur commun à toutes les cultures

LA CULTURE EST CE QUI STRUCTURE EN PROFONDEUR
LES SOCIÉTÉS HUMAINES, QUI NE SONT PAS SEULEMENT RÉGIES
PAR LES ÉCHANGES ÉCONOMIQUES

C'est ce qu'a particulièrement bien éclairé Marcel Mauss, considéré comme un des pères de l'anthropologie française, qui a réfléchi à la façon dont s'organisent en profondeur les sociétés humaines. « L'échange est bien autre chose qu'un phénomène économique » disait-il. « Il trouve sa valeur profonde dans le fait qu'il instaure du social. C'est bien autre chose que de l'utile qui circule... Il s'agit de quelque chose de bien moins prosaïque que nos ventes et nos achats, que nos louages de services ou que nos jeux de bourse ».

Ce penseur philosophe, anthropologue et sociologue à la fois, a beaucoup réfléchi sur l'importance du don, qui, pensait-il, existe dans toutes les sociétés, depuis les débuts de l'humanité et comporte trois phases : l'obligation de donner, l'obligation de recevoir et l'obligation de rendre.

Toutes les sociétés humaines, qu'elles soient traditionnelles ou contemporaines, sont structurées par le don, et ce, quel que soit le système économique dominant. Autrement dit l'échange dans nos sociétés, régies par le capitalisme dominant, ne peut se réduire à une stricte logique économique, mais comprendrait de multiples manifestations de don.

Le bénévolat, exercé dans de multiples associations, en France, est un exemple parmi tant d'autres de la présence importante du don dans notre société.



Le timbre « En faveur du don du sang » a été dessiné par René Dessirier et a été émis en 1988, un an après le lancement de « l'Année du bénévolat ».

Le don du sang est gratuit.

Une « Journée mondiale du donneur de sang » est organisée le 14 juin, chaque année depuis 2005, sous l'égide de l'Organisation mondiale de la santé⁵⁷.

La Fédération Française pour le don de sang bénévole regroupe 750 000 adhérents et 2750 associations.

10 000 dons de sang sont nécessaires chaque jour en France.

©René Dessirier ©La Poste

RENCONTRES

entre cultures et codes sociaux

AUJOURD'HUI LA MONDIALISATION FAIT SE RENCONTRER
LES CULTURES COMME JAMAIS AUPARAVANT,
POUR LE MEILLEUR, L'IMMENSE POSSIBILITÉ
DE CONFRONTATION ET D'ÉCHANGES ENTRE LES PEUPLES,
ET POUR LE PIRE : SE MULTIPLIENT AUJOURD'HUI
LES MANIFESTATIONS NOMBREUSES DE REPLI SUR SOI,
D'INTÉGRISMES DE TOUS ORDRES,
QU'ILS SOIENT RELIGIEUX OU, PARFOIS AUSSI, LAÏCS.
INTÉGRISMES CAR ILS LÉGITIMENT UN SYSTÈME DE VALEURS
NORMATIF, EXCLUANT LA PENSÉE DE L'AUTRE, EXCLUANT
PARFOIS L'AUTRE, TOUT SIMPLEMENT

Entendre des partis extrémistes se réclamer de la laïcité pour exclure les populations, par exemple de confession musulmane, est contraire à cette valeur fondamentale de la République française.

De fait, la pluri-appartenance est devenue la norme alors qu'auparavant c'était l'exception : on ne peut plus classer les gens aussi facilement, que ce soit par catégorie socioprofessionnelle, que ce soit par modes de consommation, que ce soit par pratiques culturelles ou sportives ou par style vestimentaire. Qui aurait eu l'idée de porter un jean pour aller au bureau dans les années 1950 ? C'était réservé aux fermiers américains ou à la jeunesse en révolte. Rappelons la très belle interprétation de l'acteur James Dean, dans le film « La Fureur de vivre ». Aujourd'hui, le jean est porté par de nombreuses classes sociales, selon des codes subtils qu'il conviendrait sans doute de décrypter.

Les références idéologiques se sont transformées également en France. Aujourd'hui, une pluralité de mécanismes et de composantes se met en branle pour définir les opinions d'une personne. Vincent de Gaulejac explique que, dans ses séminaires « Roman familial et trajectoires idéologiques », les composantes sont liées à la position familiale, à la position sociale, à la religion, à des influences extérieures au cercle familial, mais surtout à ce qu'en font les gens individuellement. « Ainsi, auparavant, on voyait des familles catholiques bourgeoises, de droite qui retransmettaient les mêmes valeurs pendant des générations, et des familles ouvrières communistes dans lesquelles fonctionnait également une transmission de génération en génération. Aujourd'hui dans une même fratrie, vous pouvez avoir des gens qui se situent dans toutes les familles politiques

de l'extrême-droite, à la droite traditionnelle en passant par la gauche ou l'extrême-gauche », dit-il.

Les rencontres entre les cultures font évidemment bouger les codes sociaux. Élisabeth Collard cite le cas d'amis qui se sont mariés pendant leurs études, il est français, elle est colombienne. Lorsqu'elle arrive dans la famille de son mari, son rire et sa joie de vivre transforment les attitudes de cette famille quelque peu guindée : des comportements, comme rire à table, qui étaient tabous, se sont frayé un chemin, dans cette famille où le rire et la joie partagée n'étaient pas de mise.

L'unité et la diversité sont indissociables pour permettre aux sociétés modernes d'exister sans conflit. Ce qui nous rassemble nous permet de coexister ensemble et ce qui nous différencie permet aux individus d'exprimer leur singularité, leur particularité.

Ainsi, comme le dit Edgar Morin, « Les humains doivent se reconnaître dans leur humanité commune, en même temps que reconnaître leur diversité tant individuelle que culturelle.

» AU « DÉBUT »

JUDITH

« Au début il n'y avait ni ma mamma ni mes sœurs ni mes amis ni la liberté pour sortir ni mes plats préférés ni la plage ni un bon « ceviche » ni notre maison ni la crise économique ni la musique latine.

Au début il y avait seulement la joie, avec ma mère, ma famille, mes voisins et mon quartier. »

TRADITION

orale ou écrite :

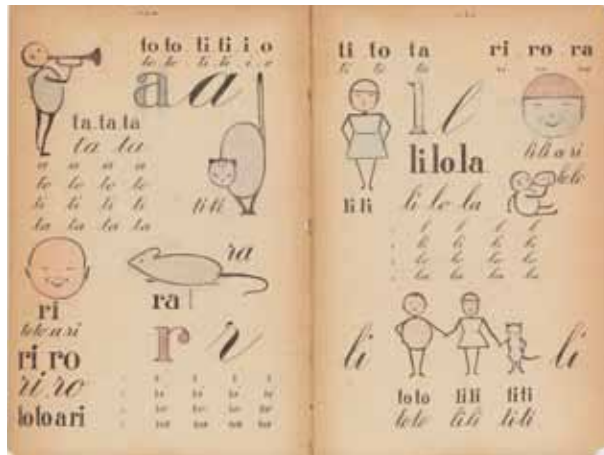
DES RAPPORTS DIFFÉRENTS AU SAVOIR

Ceci dit, les brassages entre les cultures mettent en jeu des différences plus fondamentales comme le rapport au savoir. Pour Marie-Rose Moro, le rapport au savoir est un code : comment on apprend ? Qu'est-ce qu'on apprend ? Pourquoi on apprend ? En France et dans les sociétés occidentales, le rapport au savoir est lié d'abord à l'importance de l'écrit, parce qu'il y a quelque chose d'écrit qui fixe le savoir, dit-elle.

Le rapport au savoir est lié aussi à la représentation que l'on a des enfants et des adultes. Aujourd'hui, dans la société française, les enfants sont des individus à part entière, comme les adultes, ils s'adressent à eux, les regardent dans les yeux, leur posent des questions sur tout. C'est une appropriation active du savoir.

UNITÉ et diversité

SE RENCONTRER À TRAVERS DES PRATIQUES
CULTURELLES MENÉES EN COMMUN



Apprentissage de la lecture :
méthode syllabique
illustrée ; premier livret -
René Jolly. Paris, F. Nathan
éditeur, 1930 / BNF,
dpt. Littérature et art

Dans d'autres sociétés, non occidentales, les anthropologues expliquent que le rapport au savoir se construit selon un modèle différent, il se construit dans la durée et selon sa classe d'âge. L'enfant est différent de l'adulte, explique Marie-Rose Moro : « il n'a pas encore accès au savoir ; donc il va mûrir en ayant des interactions différentes avec sa classe d'âge, avec un savoir qui est beaucoup plus oral. (...) C'est une sorte de mûrissement qui, pour nous, a l'air passif, mais qui ne l'est pas. On se prépare, et donc nous acceptons que les enfants aient une temporalité différente de la nôtre. D'ailleurs, les parents qui ont ce type de rapport au savoir, par exemple en Afrique de l'Ouest, et qui vivent en France, ne comprennent pas quand on leur dit que leur enfant a un problème parce qu'il ne sait pas lire à Noël. Ce n'est pas parce qu'ils démissionnent – quand je lis ça, encore aujourd'hui, ça me fait bondir – simplement, ils n'ont pas le même rapport au savoir. Ils ne s'inquiètent pas, et ils ont raison, parce que nous, notre rapport au savoir, très actif, est un rapport qui est finalement très normatif et qui, d'un certain point de vue, ne correspond pas, à ce que nous, pédopsychiatres, nous décrivons du développement de l'enfant. Quand on m'envoie des enfants qui ne savent pas lire à Noël, j'explique que la plupart du temps, ces enfants n'ont pas de problèmes, ils sont dans une temporalité différente ».

Dans des sociétés de tradition orale, ou qui restent encore fortement marquées historiquement par la tradition orale, même si elles sont devenues écrites, on s'approprie le savoir parce qu'on est prêt, on n'a pas posé de questions aux adultes, mais on est prêt à rentrer dans un savoir plus abstrait, prêt à apprendre à lire.



Ecole de cuisine
à Madrid : préparation
et présentation
des gâteaux et friandises,
Contreras y Vilaseca
(Agence de presse),
diff. par l'agence Mondial,
Paris, 1933.
BNF, dpt. Estampes
et photographie

Le 2 novembre 2001, quelques semaines après les événements du 11 septembre, la Conférence générale de l'Unesco portait sur la diversité culturelle. En s'appuyant sur cette tragique actualité, l'UNESCO réaffirmait la nécessité du dialogue interculturel, facteur de paix et de reconnaissance mutuelle.

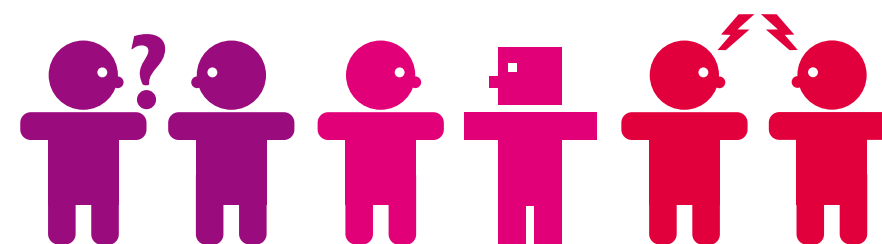
Pour que ces déclarations ne restent pas lettre morte, rien ne vaut les pratiques communes. Partager des pratiques culturelles, que ce soit en faisant de la musique, de la cuisine ou en suivant un atelier d'écriture permet de faire bouger les représentations que chacun a des codes de l'autre, de construire des codes communs, un langage commun et donc des valeurs communes, autour de ce qui fait sens pour tous, explique Vincent de Gaulejac. Il prend l'exemple de la cuisine : « Pour faire de bons plats, il faut utiliser des ustensiles précis mais aussi de bons produits. On ne peut pas faire une omelette dans n'importe quelle poêle. Le bel ouvrage ne peut se faire qu'avec de belles manières et de bons outils, au sens artisanal du terme, au sens des artisans, des compagnons, des maîtres ».

Tout comme les multiples outils nécessaires pour réaliser une recette unanimement appréciée, les habitudes culturelles de chacun s'incarnent

en valeurs qui peuvent être reconnues par tous.
Ainsi, les codes sociaux sont comme les langues : mieux vaut en maîtriser plusieurs, ou au moins savoir qu'ils existent, qu'ils sont différents des siens, et également porteurs de valeurs.

Reconnaître la légitimité de la différence est essentielle. Dans la relation qui se construit avec les publics venus d'ailleurs, cette prise en compte de la valeur de l'expérience singulière, de la culture de l'autre est au cœur de la pratique de la médiation que nous allons évoquer dans cette deuxième partie.

ABORDER LES CODES SOCIAUX avec les publics



Cette deuxième partie se propose d'apporter des éléments pratiques pour mieux appréhender la relation à l'autre.

Elle vise à soulever des questionnements, à faire émerger des réflexions personnelles sur la transmission des codes sociaux et les échanges interculturels.

Des clés de compréhension et des suggestions d'outils seront proposés.

» LA PHOTO IMAGINAIRE

SHAISTA

Cette photo est dans le centre de formation.

Je la vois tous les jours.

C'est la photo d'une femme orientale,

elle s'appelle Aïsha,

on croirait qu'elle est marocaine,

elle est habillée d'une très belle robe

et d'une très bonne couleur.

À côté de son dessin un collier de croix,

il exprime sa religion.

La femme est très jolie et jeune.

Dans un grand cadre.

J'entends sa culture.

Elle sent bon.

Tu es là, Shaïsta, et tu aimes bien

son prénom Aïsha

et sa robe de couleur.

En toi-même tu penses :

« Je pourrais dessiner cette photo ».

QUESTIONNER

sa relation à l'autre : réflexions
sur la posture du formateur

LES FONCTIONS D'ACCOMPAGNEMENT DES PUBLICS VERS L'EMPLOI, L'AUTONOMIE SOCIALE, L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE, ETC., IMPLIQUENT DE L'ACCOMPAGNATEUR UN TRAVAIL SUR LES TACHES QUI LUI INCOMBENT MAIS ÉGALEMENT SUR SA POSTURE. IL NE S'AGIT PAS SEULEMENT DE TRANSMETTRE UNE LISTE DE CODES SOCIAUX INDISPENSABLES POUR VIVRE ENSEMBLE DANS UNE SOCIÉTÉ DONNÉE, MAIS DE CO-CONSTRUIRE UN LIEU DE PAROLE OÙ CHACUN SE SENTIRA EN DROIT DE POSER DES QUESTIONS, DE SUGGÉRER DES IDÉES, D'EXPLIQUER DES POINTS DE VUE.

« CE N'EST PAS LA FRANCE VS. AILLEURS »

« Ce que j'essaie de transmettre, que ce soit à un public de formateurs ou à des personnes en formation linguistique, c'est justement de travailler sur sa place et sa posture. Sans doute, cela fait appel à différents codes, mais ce qui est central dans ce que j'essaie d'apporter aux personnes que je forme, c'est d'avoir une écoute active de l'autre. Bien qu'il soit anecdotique, le point de départ est le support (cela peut être un fait de société par exemple). Puis on élargit, on questionne, on demande ce qui les étonne, ce qu'ils reconnaissent, on demande si c'est la même chose pour eux. Attention on ne demande pas si c'est la même chose « chez eux », ce n'est pas la France vs. Ailleurs. On est toujours l'étranger de l'autre. On est différents, et c'est important de se rendre compte que l'autre va réagir différemment, donc on en parle. »

*Emmanuelle Dailly,
formatrice de formateurs indépendante.*

CO-CONSTRUIRE

un cadre commun

POUR PERMETTRE UNE RELATION DE CONFIANCE UNISSANT LES FORMATEURS ET LES PERSONNES QU'ILS ACCOMPAGNENT, DES FONDATIONS DOIVENT ÊTRE SOLIDEMENT INSTALLÉES. ET CE, QUELLE QUE SOIT LA DURÉE DU PARCOURS COMMUN, DE QUELQUES HEURES À QUELQUES MOIS

Poser d'emblée un cadre commun permettra à chacun d'exprimer ses attentes et ses besoins à soi, mais aussi de verbaliser ses objectifs.

La co-construction d'un tel cadre peut d'ores et déjà servir à expliciter un certain nombre de codes (par exemple éteindre son téléphone portable, ne pas manger en cours, ne pas quitter la salle, etc.).

Pour que ce cadre soit cohérent et efficace, certains éléments sont indispensables.

Le cadre sera co-construit : puisqu'il engage toutes les personnes participant à l'atelier, chacun doit pouvoir y contribuer. La parole sera donnée à tous les participants qui définiront quels sont leurs objectifs et les conditions qui leur permettront de les atteindre. Prioriser les règles et expliquer celles qui sont plus ou moins négociables, permettra d'engager la discussion et de définir un cadre commun.

Le cadre sera immuable : si l'une des règles n'est pas respectée, le cadre perdra toute crédibilité dans la mesure où chaque élément pourra être négocié. Par conséquent, il est important de se questionner sur le sens des règles et sur leur pertinence.

Le cadre sera appliqué par tous, à commencer par le formateur, l'accompagnateur : si je ne respecte pas le cadre, comment puis-je exiger des autres qu'ils le respectent ?



Les codes sociaux dans les lieux publics : le téléphone portable.

Les règles du cadre seront définies clairement : donner des éléments factuels permettra une meilleure compréhension des règles. « Respecter les horaires » ne sera pas suffisamment explicite, nous lui préférons par exemple : « L'atelier débute à 9h, l'arrivée ne pourra se faire au-delà ».

Les objectifs seront expliqués : pour comprendre les visées et les conséquences de chaque règle du cadre, une discussion doit s'engager autour de chaque notion abordée. Le cadre doit faire sens pour les personnes qui devront le respecter. Expliciter les règles permettra de mieux les comprendre, garantissant ainsi un peu plus leur respect.

Le cadre sera affiché : il sera visible en permanence et chacun pourra s'y référer, à tout moment, en cas de besoin.

OUTIL : ADAGE, RÈGLEMENT INTÉRIEUR

À chaque début de formation, Marie-Christine Kauffman, formatrice au sein de l'association ADAGE, consacre un temps à l'explication du règlement intérieur de l'association.

« Dans le règlement intérieur, il y a énormément de thèmes qui peuvent donner lieu à des discussions sur les codes sociaux. Le travail réalisé ensemble sur ce document permet de poser les règles de vie communes à ADAGE : on parle de l'utilisation du téléphone portable, des horaires, de ce que signifie « être à l'heure » mais aussi de la nécessité d'enlever son manteau, de ne pas écouter de la musique pendant la formation... On aborde également les obligations et les sanctions qui s'imposent aux stagiaires, par exemple l'interdiction de fumer dans les locaux ou encore d'adresser des insultes. On échange sur l'importance d'avoir des lois et de les respecter, des sanctions, de la discrimination... Enfin, le lien est fait avec le monde du travail qui attend les stagiaires. Qu'est-ce qu'un règlement intérieur dans le monde du travail ? Est-il obligatoire ? À partir de combien de salariés ? Où le trouver dans l'entreprise ? etc. On parle aussi de la nécessité de travailler ensemble dans une équipe, même si on ne s'est pas choisis, d'accepter l'autre avec ses différences (aimer/se faire aimer).

Le règlement est lu, commenté et réfléchi ensemble. C'est un document de travail linguistique notamment sur le vocabulaire juridique « obligations et sanctions » qui se retrouvent dans d'autres contextes. C'est plus largement un document de compréhension / appropriation des lois auxquelles nous sommes soumis et donc d'intégration. C'est enfin un document contractuel, d'engagements réciproques, signé conjointement par la stagiaire et ADAGE et dont chacune des parties garde un exemplaire.

Cela permet d'évoquer la valeur de la signature : nous sommes dans une société de droit écrit. À partir du moment où l'on a signé un document, on est engagé. On recommande aussi de faire attention à ne rien signer si les stagiaires n'ont pas compris ou n'ont pas lu le document qui leur est soumis. On a toujours le droit de prendre le temps de comprendre lorsque l'on signe quelque chose car cela signifie que l'on est engagé. » Et puis enfin, l'importance de classer et conserver les documents. »

Marie-Christine Kauffman, formatrice à l'association ADAGE.

ÉTABLIR une relation de reconnaissance mutuelle

LE POINT DE DÉPART D'UNE RECONNAISSANCE MUTUELLE EST LA RESPONSABILISATION DE CHACUN : DE SOI ET DE L'AUTRE. EN PERMETTANT AU PUBLIC ACCOMPAGNÉ D'ÊTRE RESPONSABLE DE SES ACTES, LE FORMATEUR LUI PERMETTRA D'ACQUÉRIR UNE CERTAINE AUTONOMIE

Pour cela, le formateur ou l'accompagnateur tâchera dans sa pratique quotidienne, d'inciter à faire plutôt que de *faire à la place de*. L'accompagnateur tient un rôle de médiateur entre la société ou les institutions, et leurs usagers, en établissant des passerelles entre ceux-ci. En aucun cas il n'agit à la place des usagers, des publics qu'il accompagne, mais il leur permet d'agir et renforce ainsi leur accès à l'autonomie.

« INVITER LES PUBLICS À ÊTRE OBSERVATEURS DE LA SOCIÉTÉ »

« En tant que formateur auprès de migrants, nous ne sommes ni des ambassadeurs de la langue, ni des ambassadeurs du pays d'accueil. La chance que l'on a avec un public migrant, contrairement aux apprenants à l'étranger, c'est que les personnes vivent dans la société française et je pense que notre rôle c'est aussi leur donner les moyens d'apprendre par eux-mêmes, d'être observateurs, d'être toujours dans l'observation pour justement comprendre ces codes parce qu'on ne pourra jamais tous les aborder. C'est tellement subjectif, il est difficile d'en dresser une liste, mais notre posture est d'inviter les personnes à être observatrices de la société dans laquelle elles vivent. [...] Le danger ça pourrait être l'acculturation en n'enseignant qu'avec des « en France, c'est comme ça », et en ne prenant pas en compte le vécu et tout le bagage qu'ont les personnes en amont. Ça serait les infantiliser ou les blesser que de faire l'impasse sur ce vécu. »

Valérie Skirka, formatrice de formateurs indépendante.

Le rôle de l'accompagnateur est justement d'explicitier des codes pour aider à mieux comprendre et se sentir à l'aise dans une société donnée. Pour qu'une personne se sente légitime dans une institution, la responsabiliser en la préparant à la situation lui permettra de mieux se l'approprier. Pour cela, il ne suffit pas uniquement de présenter des codes sociaux mais de les pratiquer au quotidien, dans des mises en situation réelles.

Faire confiance à l'autre, le considérer comme une personne capable d'agir lui permettra de gagner en assurance et de rééquilibrer la relation entre le formateur et l'apprenant.

Le formateur pourra également inciter le public qu'il accompagne à se positionner en observateur de son environnement. Plus il tentera d'éveiller cette curiosité chez ses interlocuteurs, plus ils parviendront à agir seuls dans les différents espaces sociaux. Le public pourra progressivement apprendre à identifier les codes sociaux, les reconnaître puis les connaître et les maîtriser.

Pour que la relation entre les accompagnateurs et les publics qu'ils accompagnent soit équilibrée, l'établissement d'une confiance réciproque est assurément indispensable.

Faire confiance à l'autre induit de la part du formateur une certaine curiosité pour la personne qu'il accompagnera dans son parcours.

En offrant un espace de parole libre aux participants, il permettra à chacun (y compris à lui-même) de s'enrichir des expériences des autres, et aux participants de se sentir en confiance.

« JE NE SUIS PAS CELUI QUI SAIT »

« Je ne me présente jamais comme celui qui sait. Lorsque nous visitons avec nos publics des musées ou des expositions en rapport avec la culture et l'histoire musulmane, voire la création du Coran, si j'emploie un mot en langue arabe, je m'excuse auprès des personnes présentes pour ma prononciation et leur demande de me corriger, c'est une astuce personnelle, un moyen de les faire participer. Elles me reprennent, si besoin est, et de ce fait participent à l'échange des « savoirs ». Être en présence d'une personne ouverte à leur culture, à leur histoire, permet l'établissement d'une sorte de confiance propice aux échanges interactifs. Nous ne menons pas nos visites d'une façon professorale avec un état de « maître à élèves ».

J'aime leur raconter de belles histoires issues du patrimoine littéraire arabomusulman, de façon à faire découvrir à certains la richesse et la diversité d'une pensée propre à leur pays. Dans tous les mythes et légendes on trouve une « morale » qui transcende les origines géographiques. Lorsque j'emmène un groupe visiter le département des antiquités orientales du Louvre, je raconte l'histoire de Gilgamesh « le grand roi qui ne voulait pas mourir ». Ce roi demi-dieu qui se croit tout permis, qui opprime son peuple et dont les dieux, à la requête de celui-ci, envoient un être fruste mais pur lui tenir tête, un être qui va gagner son respect et par là même lui inculquer celui des autres, des faibles, en lui montrant les devoirs, la responsabilité qui incombent à celui qui détient force et pouvoir.

Je suis toujours ému de voir les réactions des publics que j'accompagne, demandes d'ouvrages, de titres de référence, qui en découlent (poésie de l'arabe classique, légendes, etc.), une sorte d'émerveillement et de soif, d'élan vers le monde... »

Frédéric Dufour, référent culturel au Secours populaire Français.

Le formateur ou l'animateur n'est pas le seul à détenir un savoir que les autres ignorent. De par leurs diverses expériences migratoires, familiales, professionnelles ou autres, les personnes accompagnées disposent également de compétences et de connaissances – parfois peu connues de la personne qui les accompagne, qui méritent d'être prises en compte et valorisées. L'espace de parole proposé aux participants des ateliers devrait leur permettre de les exprimer. Les thèmes abordés lors d'ateliers, de formations ou de sorties, seront alors enrichis par les expériences de chacun, et ainsi le contenu gagnera en interactivité.

Solliciter les savoirs et les savoir-faire de chaque participant permettra à l'accompagnateur d'aborder des notions plus ou moins complexes mais également de gérer des situations d'incompréhension ou de conflit.

Lorsque le formateur se retrouve face à une situation pour laquelle il n'a pas les compétences ou les connaissances pour s'en sortir, il doit être en mesure de s'appuyer sur le groupe pour faire émerger des solutions.

Reconnaître qu'il ne sait pas ou n'est pas capable de répondre à une question, lui permettra de prendre le recul nécessaire pour aborder la situation. S'adresser au « groupe-ressource » permettra de rendre les personnes accompagnées actives.

« LES PUBLICS ONT DES CONNAISSANCES QUE LE FORMATEUR N'A PAS »

« Il y a un moment où le formateur n'est plus compétent, il n'a pas les compétences sur tout. Et pour que le partenariat se passe bien, il faut que chacun se rende compte de ce que l'autre peut apporter. Dans la mise en pratique, les publics sont très actifs.

Je me souviens un jour d'un formateur qui était très fâché parce qu'on le faisait travailler sur la CAF [Caisse d'Allocations Familiales] et il disait « de toute façon, la CAF, je n'y connais rien, les dames de mon groupe connaissent mieux que moi ». C'est possible. Il est possible qu'on aborde des choses pour lesquelles les publics ont des connaissances que le formateur n'a pas. Les formateurs par exemple ne fréquentent pas régulièrement la Préfecture, la CAF ou la PMI [Protection Maternelle et Infantile], alors que les publics, oui. »

Blandine Forzy, coordinatrice des projets du RADYA.

Le formateur sur son piédestal, une posture à éviter



CONSTRUIRE

une relation interactive

DANS SA MANIÈRE D'ABORDER LES CODES SOCIAUX,
LE FORMATEUR NE SE PENSERA PAS UNIQUEMENT
TRANSMETTEUR DE CODES SOCIAUX,
MAIS ÉGALEMENT DÉCODEUR ET RECEVEUR.

EN PARTANT DU POSTULAT QU'IL N'Y A PAS UNE SEULE
VÉRITÉ, MAIS DIFFÉRENTES MANIÈRES DE VOIR,
DE FAIRE, DE COMPRENDRE, LE GROUPE
POURRA INTERVENIR POUR CO-CONSTRUIRE
LE CONTENU DE L'ACCOMPAGNEMENT

En ayant une « assise » stable avec leur identité culturelle, les participants pourront mieux appréhender les codes sociaux auxquels ils seront initiés. Si nous prenons l'exemple de la transmission de la langue maternelle, de nombreuses études ont démontré qu'il était important que les parents migrants la transmettent à leurs enfants scolarisés en France : mieux l'enfant est structuré dans sa langue maternelle, mieux il sera structuré dans sa langue d'apprentissage, en l'occurrence le français. C'est pourquoi il ne faut pas perdre de vue l'intérêt de valoriser tout ce que les personnes accompagnées sont et ont acquis, et s'en servir pour enrichir le groupe. Le formateur ne cherchera pas à annihiler leur identité culturelle ni leur personnalité, mais à leur proposer d'ajouter ces codes à ceux qu'ils possèdent déjà ; de plus, il saura lui-même où se positionner.

Le rôle du formateur n'est pas d'asséner des vérités (d'autant plus lorsqu'il s'agit d'éléments aussi implicites et subjectifs que les codes sociaux), mais d'apporter des éclairages sur des questionnements qu'il aura suscités. Il offrira des clés de compréhension sur la société et permettra de faire

« ILS NOUS APPORTENT AUTANT QUE NOUS »

« D'une certaine façon, notre travail impose une certaine discipline dans le groupe. Il n'y a pas un aspect de maître à élève, mais de respect mutuel. Il y a la posture de quelqu'un qui a des choses à partager à des gens qui ont des choses à apprendre, donc il y a un échange de regards, il y a une présentation de postures en face à face qui fait qu'il y a forcément la position du corps et la disponibilité du regard qui font passer un code qui consiste à codifier une relation de quelqu'un qui écoute à quelqu'un qui parle. Et les rôles s'intervertissent : nous rencontrons des personnes qui nous apprennent autant de choses que nous leur apprenons. »

Julie Bellamy, Marion Mabilbe & Sylvie Turpo, médiatrices culturelles à la BNF.

comprendre aux personnes qu'il accompagne qu'elles peuvent faire le choix de s'appropriier ou non des codes.

Le formateur fournira des informations sur les potentielles conséquences résultant du respect, ou inversement, de la transgression des codes. Par conséquent, les éléments qu'il utilisera seront purement factuels et dénués de jugement.

Les rappels à la loi ou à l'Histoire pourront permettre à l'accompagnateur de s'appuyer sur des faits concrets pour expliquer des codes admis par la société. En effet, le contexte légal et historique influence très certainement les mutations des sociétés.

Présenter la fête nationale d'un pays permet d'aborder les codes sociaux. En France, le 14 juillet peut être associé à un défilé militaire, un feu d'artifice ou encore au « bal des pompiers ». Dans certains pays anciennement colonisés, la fête nationale est avant tout la fête de l'indépendance. Il est intéressant de questionner les représentations des fêtes nationales ainsi que les manières de les célébrer.



OUTIL : UTILISER LES ÉLÉMENTS DU QUOTIDIEN

Christophe Guichet, comédien et formateur au sein de l'association ADAGE, utilise différents outils de la vie quotidienne et du monde environnant, pour aborder les codes sociaux. Il peut introduire le thème des jours fériés, des fêtes religieuses, des vacances scolaires, etc., via un travail autour du calendrier. Si l'on choisit la Toussaint par exemple, chacun peut évoquer sa façon de faire le deuil, de fêter les morts, de se recueillir.

On peut également aborder la laïcité à travers les fêtes religieuses. Christophe Guichet invite également les stagiaires de l'association à observer le monde qui les entoure simplement en se promenant dans leur quartier. Il utilise le monde environnant pour éveiller leur curiosité et soulever des interrogations.

« Je crois que les codes sociaux permettent aussi de tout faire pour que la personne qui s'inscrit dans la société européenne ou la société française puisse être aussi concernée par le monde qui l'entoure et non pas étrangère au monde dans lequel elle vit, de ne pas être exclusivement et nécessairement préoccupée par ses propres difficultés, à savoir avoir un travail et un toit, que la vie c'est aussi autre chose, c'est ce qui nous entoure. Lorsque je commence une formation avec un groupe, je travaille sur les dates fériées du calendrier, ce qui me permet d'aborder vraiment la société française dans ses grandes lignes. [...] Puis on sort se promener dans le quartier, on observe les immeubles haussmanniens, on s'arrête dans les cafés pour expliquer ce qu'est la licence IV, etc. Ce n'est pas rien : ce sont des femmes qui sortent dans la rue avec un homme. On rigole, on s'arrête dans des cafés. Outre l'explication de la loi, comme par exemple l'interdiction de vendre de l'alcool aux mineurs, il y a plein de choses qui m'échappent qui se jouent... »

Christophe Guichet, comédien et formateur à l'association ADAGE

SE CONFRONTER

à la différence, réflexions
sur des incompréhensions

DANS TOUTE RELATION, CHACUN SE FABRIQUE UNE IMAGE TOUT À FAIT PERSONNELLE DE LA PERSONNE QUI SE TROUVE FACE À LUI. TOUT L'ENJEU DE LA RELATION ENTRE L'ACCOMPAGNATEUR ET LA PERSONNE ACCOMPAGNÉE EST DE PARVENIR À PRENDRE CONSCIENCE DE CES REPRÉSENTATIONS QUE L'ON SE FAIT DE L'AUTRE, ET DE TENTER DE LES DÉPASSER POUR NE PAS ENFERMER L'AUTRE DANS DES CATÉGORIES.

« LES FAÇONS DE FAIRE NE SONT PAS LES MÊMES PARTOUT »

« Tout comme les bénévoles ont leurs représentations, les apprenants qui arrivent en cours ont les leurs et pour eux, c'est comme ça que ça marche. Ils pensent que les codes de leur pays sont transposables en France. Par expérience on sait que non mais on se fait quand même encore avoir par moments. Il y a des questionnements du type « Il m'est arrivé ça, et je n'ai pas compris, peut-on m'expliquer ? » plutôt que « Comment ça marche ? ». Par exemple « j'ai fait la queue à la CAF et on ne m'a pas pris. Je n'ai pas compris. » La personne ne savait pas qu'elle devait prendre un ticket, qu'elle devait prendre un rendez-vous, qu'elle n'avait pas suivi la procédure, ou qu'elle avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire. Quand quelqu'un arrive à l'accueil et dit « Tu me fais le papier », ça ne passe pas. Il faut dire bonjour, s'il te plaît, vouvoyer etc. Les façons de faire ne sont pas les mêmes partout. »

Claire Verdier, Formatrice et formatrice de formateurs au CEFIL.

Les STÉRÉOTYPES

LES STÉRÉOTYPES SONT DES CROYANCES PARTAGÉES, APPLIQUÉES À UN GROUPE DE PERSONNES EN RAISON DE CERTAINES CARACTÉRISTIQUES COMMUNES.

DANS UN ENVIRONNEMENT MULTICULTUREL COMME CELUI DANS LEQUEL ÉVOLUENT LES FORMATEURS, LES MÉDIATEURS, DES STÉRÉOTYPES PEUVENT FAIRE SURFACE.

AFIN D'ASSURER UNE CERTAINE COHÉSION DANS LE GROUPE ET DE PRÉVENIR LES TENSIONS OU LES CONFLITS BASÉS SUR CES STÉRÉOTYPES, IL EST ESSENTIEL DE LES EXPLICITER, DE PROUVER QU'ILS SONT FONDÉS SUR DES CROYANCES ET NON SUR DES VÉRITÉS GÉNÉRALES



Réfléchir à sa perception individuelle permet de prendre de la distance par rapport à l'idée préconçue que l'on a de l'autre.

Si les représentations sont inconscientes, le fait de les repérer et de les mettre à distance permet de ne plus catégoriser l'autre, de ne plus l'enfermer dans l'image que l'on se fait de lui au risque de le stigmatiser.

OUTIL : FAIRE TOMBER LES STÉRÉOTYPES EN CLASSE DE FLE

Emmanuelle Daill, formatrice et formatrice de formateurs indépendante, propose une activité à utiliser en groupe dans une classe de FLE (Français Langue Étrangère), destinée à faire émerger des stéréotypes, permettant de confronter les points de vue et d'échanger sur ces idées fondées sur des préjugés.

« Voici une idée intéressante à tester dans un groupe pour travailler sur la perception que l'on a de l'autre et lutter contre les stéréotypes. Je peux faire intervenir cela dans un cours de FLE par exemple. Il faut que le groupe soit constitué d'une vingtaine de personnes. Au début, les participants se mettent par deux et doivent, à partir de leur expérience, de leur perception, dresser une liste de cinq caractéristiques sur les Français, « les Français sont... ». Après, chaque binôme se regroupe avec un autre binôme, donc à quatre, ils mettent en commun leur liste et doivent trouver un consensus sur cinq caractéristiques. Ensuite, les groupes s'agrandissent petit à petit et on compare à chaque fois les listes de caractéristiques. À la fin, on se retrouve tous, et je leur demande de comparer avec la première liste. On se rend compte de la perception. La perception qu'à deux, on était assez rapidement d'accord sur les cinq caractéristiques communes, et finalement ce ne sont pas les mêmes que les autres, qu'il faut discuter, échanger, se mettre d'accord. Cette simple activité permet de relativiser les points de vue et de se dire « peut-être que je me trompe finalement, peut-être que c'est juste ma perception des choses ». Et après je leur demande de faire la même chose avec ce que l'on dit des personnes originaires de leur pays et on compare avec les autres, on échange, on compare les perceptions et on se demande à quoi ça sert de parler comme ça. »

Emmanuelle Daill, formatrice et formatrice de formateurs indépendante.

« T'ES QUOI ? »

« Quand je suis arrivée en France, il y a six ans, on me posait toujours la question « t'es quoi ? ». On ne me demandait même pas « t'es de quelle origine ? » et ça me faisait mal de répondre. J'avais envie de dire « je suis une femme, j'ai trente ans et voilà, je suis roumaine ! » Ensuite, il y avait tous les clichés sur la Roumanie qui tombaient avec... Ça faisait mal. J'ai eu un mouvement de rejet à un moment donné. J'ai choisi d'étudier la phonétique en espérant pouvoir enlever un peu mon accent, jusqu'à ce que je comprenne que ce n'était pas ça le problème. J'avais tendance même à ne pas faire de plats roumains et à dire que ça ou ça était bon alors que non. Je me suis remise à faire des plats roumains, je suis roumaine, tant pis je suis comme ça et ils n'ont qu'à dire ce qu'ils veulent. Donc, ça me paraît important de dire aux personnes migrantes qu'on a dans nos ateliers de français à visée professionnelle qu'on peut faire quelque chose en France sans forcément passer pour un Français ou tellement se franciser, il faut juste être soi-même. »

Lavinia Boteanu, responsable des ateliers de français à visée professionnelle dans l'association Autremonde.

Une relation de pouvoirs parfois **ASYMÉTRIQUE**

DANS LA RELATION ÉTABLIE ENTRE L'ACCOMPAGNATEUR ET LES PERSONNES ACCOMPAGNÉES, IL EST IMPORTANT DE SE QUESTIONNER SUR LES POSITIONS DE CHACUN DANS LE GROUPE. BIEN SOUVENT, DU FAIT DE SON RÔLE DE « SACHANT », LE FORMATEUR EST D'ORES ET DÉJÀ DANS UNE POSITION « HAUTE » PAR RAPPORT À CELLE DE « L'APPRENANT », LA PERSONNE QU'IL ACCOMPAGNE, QUI SE TROUVE, ELLE, DANS UNE POSITION « BASSE »

Cette hiérarchie peut mettre en place un rapport de force implicite.

Afin que chacun trouve sa place dans le groupe et se sente légitime, il est important de rétablir un rapport de pouvoir symétrique dans la relation. De plus, les représentations des rôles de chacun peuvent fortement varier d'une culture à une autre, d'un individu à un autre.

« IL Y A, DANS NOS RAPPORTS, UNE INÉGALITÉ DE STATUT »

« Lorsque je démarre avec un groupe de stagiaires, je commence souvent par un travail autour du calendrier, qui me permet d'aborder l'organisation de la société française, les jours fériés. J'aborde toujours les dates qui concernent les droits des femmes et permettent de constater que ce que notre pays dit des droits de l'homme n'a pas toujours été en avance par rapport à d'autres et d'initier de nombreux débats autour de sujets de société : relations hommes/femmes, égalité professionnelle, droit à disposer de son corps : contraception, avortement... »

L'objectif n'est pas de donner une standardisation de la communication mais des clés de décryptage qui permettent de faire le choix d'adopter ou de transgresser les codes en vigueur, dans la société, dans le monde du travail. Les femmes que nous suivons ont une telle représentation de la société riche et soi-disant supérieure, dans laquelle nous évoluons, qu'elles ne s'autorisent pas à dire, à rêver, à être...

50% de mon travail est déjà accompli du fait que je suis un homme face à un groupe de femmes et que nous soyons dans un rapport d'égalité. »
Christophe Guichet, comédien et formateur à l'association ADAGE.

Dans une démarche d'apprentissage par exemple, la vision du « professeur » et celle de « l'élève » sur leurs rôles, comportements et devoirs l'un envers l'autre, peut être très différente selon les environnements culturels de chacun. Remettre en question ou non l'autorité de l'enseignant, se permettre de le contredire, prendre la parole s'il ne la donne pas, etc., sont autant de situations liées aux codes sociaux qu'il est important d'anticiper et d'explicitier.

Le rétablissement d'une relation symétrique ne pourra se faire que si chaque culture est appréhendée sur un pied d'égalité. Par conséquent, le formateur doit avoir conscience qu'il n'a pas uniquement pour objectif d'intégrer les participants à la société française par une adhésion complète aux valeurs et aux codes de la France. Il pourra tout à fait insister, auprès des participants, sur l'importance de conserver leur identité culturelle tout en s'appropriant de nouveaux codes qui leur permettront d'être à l'aise dans la société d'accueil.

L'influence de la langue sur les REPRÉSENTATIONS

SI LES REPRÉSENTATIONS QUE L'ON A DE L'AUTRE,
QU'ELLES SOIENT FONDÉES OU NON,
SONT DES MANIFESTATIONS NATURELLES,
LES REPÉRER ET PRENDRE DU REcul
PAR RAPPORT À CELLES-CI EST CENTRAL
DANS LA DÉMARCHE INTERCULTURELLE ENGAGÉE
PAR LE FORMATEUR OU LE MÉDIATEUR

La langue est l'un des « décodeurs » de représentations culturelles. Elle permet de faire ressortir des réalités culturelles et aide la personne à comprendre la perception de l'autre, parfois très différente de la sienne. Si l'on cherche à traduire des mots ou des concepts, on s'aperçoit que notre perception du monde et la langue sont très liées. Le mot français « école » est issu du latin *schola* (lui-même issu du grec *skholé*) Il signifie « lieu d'étude ». L'étymologie du mot varie en fonction des langues et dialectes, et influence la perception que l'on en a. Ainsi, selon la langue, il se traduira soit par « lieu où l'on échange », « lieu où l'on joue » ou encore « personne qui transmet le savoir ». Par conséquent, le mot en lui-même influence certainement la vision que l'on a de ce concept. À l'intérieur d'un groupe polyglotte, il est intéressant de faire traduire mot-à-mot la notion abordée, cela permet de comprendre la perception de chacun et lever certains implicites. La langue est un code implicite qui structure nos programmations mentales. Voilà pourquoi comparer des langues, traduire des mots en langue étrangère permet de réfléchir sur les représentations

de chacun et ainsi prendre de la distance par rapport aux nôtres. Discuter les traductions permet de lever certains implicites, notamment sur des notions abstraites.



Les expressions imagées sont représentatives des différentes perceptions du monde. Ce sont des implicites qui ne vont pas de soi. Elles peuvent être le support d'échanges intéressants avec les publics. Ici, l'expression « Tomber dans les pommes ».

**« CE N'EST PAS EN LEUR EXPLIQUANT
QUE LA FRANCE EST UN PAYS LAÏC
QU'ILS VONT L'INTÉGRER »**

« La religion était un sujet duquel on pouvait parler, contrairement à dans certaines associations. On prenait en compte le fait qu'on avait un public musulman en face de nous et qu'il y avait des choses qu'il ne comprendrait pas du tout.

Si on prend l'exemple de la laïcité, ça ne veut rien dire pour eux [public de mineurs isolés afghans], c'est une chose inimaginable, une notion qu'ils ne se représentent même pas. Ils ont toujours vécu dans un environnement où tout est lié, la religion est partout, alors si on se met à dire qu'il faut séparer, ils n'arrivent pas à comprendre. Ce n'est pas en leur expliquant que la France est laïque qu'ils vont l'intégrer. C'est pour cela qu'on faisait attention d'y aller petit à petit, par exemple, ils n'étaient pas sanctionnés s'ils n'allaient pas en cours le vendredi mais on leur expliquait que ce serait souvent sûrement impossible lorsqu'ils travailleraient, qu'on ne leur donnerait pas l'autorisation de quitter le travail sous prétexte que c'est l'heure d'aller à la mosquée. On leur disait que les cours étaient obligatoires mais on ne sanctionnait pas. Je pense que ce sont des choses sur lesquelles ils seraient montés au créneau, parce qu'ils n'étaient pas encore prêts à comprendre ça... »

Imane M., éducatrice spécialisée à la Croix Rouge.

OUTIL : COMPARONS NOS EXPRESSIONS

L'association Décider, dans laquelle intervient Vincent Ydé, a mené une réflexion sur les expressions imagées utilisées en français. Les habitants du quartier de la Grande Borne, un quartier de Grigny (Essonne), ont réalisé des films pour les expliquer.

« Une maman du quartier n'avait pas compris une expression utilisée par l'enseignante de son fils : « être rouge comme une tomate ». Elle ne connaissait pas cette formule et pensait qu'il s'agissait d'une réflexion négative sur son enfant. Elle a posé la question à l'association, et Décider a alors constaté que les nombreuses expressions imagées qui émaillent notre langue ne sont pas connues de tous : *tomber dans les pommes, compter pour des prunes, avoir un cœur d'artichaut, ce ne sont pas vos oignons, les carottes sont cuites...* Ces expressions sont présentes dans le français du quotidien. Décider a donc collecté, dans un premier temps, des expressions autour des fruits et légumes, puis des animaux et du corps humain, pour les transformer en des jeux. En jouant à plusieurs autour de ces expressions, l'association a noté que ces expressions existaient aussi sous d'autres formes dans d'autres langues. Décider organise régulièrement des rencontres avec les parents dans les écoles maternelles sur ce thème des expressions imagées. À chaque fois, de nouvelles expressions sortent.

Une série de films courts, réalisés par des habitants du quartier, sert de support aux rencontres. L'échange qui suit la projection est toujours riche, et fait ressortir que certaines expressions imagées existent dans beaucoup de langues. Par exemple, on ne va pas employer « vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué », mais « vendre le poisson avant de l'avoir pêché ». Cela permet, avant tout, de mieux comprendre les expressions en français qui sont courantes et que l'on retrouve aussi, par exemple, dans les contes pour enfants. « Quand on ne les maîtrise pas, on se sent un peu en décalage », nous ont dit de nombreux habitants.

L'association Décider dispose de deux films, tournés avec des habitants de la Grande Borne, autour des expressions avec des fruits et légumes et des animaux, et réalisés à partir de dialogues de la vie quotidienne et de jeux. Chaque film est composé de trois parties : une première partie où les dialogues sont uniquement composés d'expressions, puis la même scène sans les expressions, et enfin une troisième partie avec les expressions expliquées. À chaque présentation, les participants sont invités à échanger sur les expressions de leurs langues d'origine qui ont à peu près le même sens. »

Vincent Ydé, directeur de l'association Décider

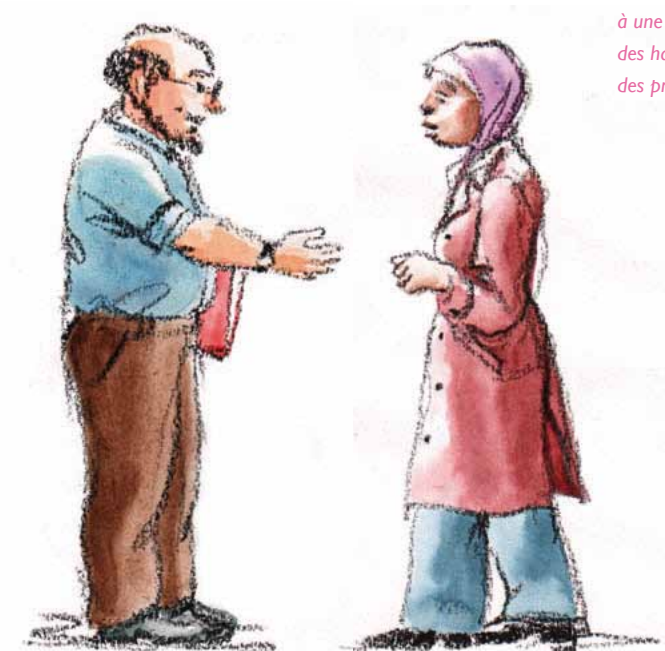
valeurs, croyances, etc., savoir quelle importance on y attache, comment on le définit, permet de formuler les représentations de chacun d'une notion abstraite. Si les mots et les expressions sont fortement liés à notre perception du monde et permettent de faire émerger des codes sociaux, les couleurs peuvent également être utilisées comme support pour aborder les codes sociaux.

En fonction de l'Histoire, des traditions et des rites, etc., les couleurs ont pour chacun des significations symboliques fortes, et souvent variables d'une culture à une autre.

Le décentrement CULTUREL

LA DÉMARCHE INTERCULTURELLE EST UN PROCESSUS QUI TEND À MIEUX COMPRENDRE LA CULTURE DE L'AUTRE, POUR LA RECONNAÎTRE. ELLE S'INSCRIT DANS UNE RÉFLEXION TOUT À FAIT PERSONNELLE ET PROPRE À CHAQUE INDIVIDU (ACCOMPAGNATEUR COMME PERSONNE ACCOMPAGNÉE)

Les codes pour se saluer sont variables d'une situation à une autre, d'une personne à une autre, en fonction des habitudes et des préférences de chacun.



Avant d'exiger cette démarche chez son interlocuteur, l'accompagnateur pourra d'abord passer par une réflexion personnelle qui lui permettra de « se décentrer », c'est-à-dire prendre le recul nécessaire pour mieux comprendre les enjeux du message qu'il tentera de transmettre.

Ne pas chercher à connaître toutes les cultures : au vu de la diversité culturelle à laquelle sont confrontés les formateurs, il serait vain de chercher à connaître les particularités culturelles de chaque personne accompagnée. Il s'agit plutôt, pour le formateur, le médiateur, d'engager une démarche interculturelle, d'apprendre à connaître l'Autre, sans oublier de savoir où il se situe. S'il est pourtant enrichissant de s'intéresser à l'Autre, sa personnalité, ses habitudes, ses traditions, etc., on aurait tort de « l'enfermer » dans sa culture, c'est-à-dire de cantonner son rôle à celui d'un « ambassadeur » de son pays, de sa région, de sa ville d'origine.

» HANANE
Couleurs

« J'aime bien la couleur violet parce que c'est une couleur magnifique.
Si il n'y avait pas le violet, il n'y aurait pas de myrtilles... »

OUTIL : « LES COULEURS ET LEUR SIGNIFICATION »

Perrine Terrier de l'association Savoirs pour réussir Paris a animé un atelier qui permet à tous d'échanger sur des thématiques culturelles qui sont le point de départ aux discussions.

« Nous avons mis en place un atelier « Merveilles du monde » consacré à des thématiques ayant trait à la culture. C'est le moment où nous pouvons aborder les choses de front ; la plupart du temps, les éléments culturels sont instillés par-ci, par-là. Une fois, une discussion est venue spontanément d'une des jeunes de l'atelier. On a travaillé sur les couleurs, le symbolisme des couleurs dans les différentes cultures. C'était une jeune femme qui avait été scolarisée en partie en France mais qui avait grandi au Bangladesh, elle avait parlé du rouge comme la couleur du bonheur et un autre jeune lui avait répondu que le rouge n'était pas la couleur du bonheur puisqu'elle était la couleur de la violence. Ça avait été très intéressant comme point de départ. »

Perrine Terrier, responsable adjointe de l'association Savoirs pour Réussir Paris.

Ne pas porter un regard sur la culture de l'autre en transposant son propre cadre de référence culturelle : les éléments constitutifs de la culture d'un individu sont tellement inconscients et ancrés qu'il faut être attentif à la manière dont on souhaite transmettre des codes. Il peut s'avérer difficile de se mettre à la place de l'autre pour aborder certains sujets, déceler des incompréhensions, etc., mais les traiter en utilisant son propre cadre de référence, sans se questionner sur celui de l'autre, peut parfois créer des sentiments de mal-être, de jugement, de dévalorisation, etc. chez celui-ci. Offrir l'opportunité à la personne accompagnée de s'expri-

mer par le biais de son cadre de référence culturel permettra à la fois de mettre en perspectives nos certitudes mais aussi de prendre conscience de la diversité des perceptions à l'intérieur du groupe constitué.

Questionner son ressenti : pour ne pas « se braquer » si l'on est confronté à un obstacle, un propos qui peut paraître violent, une situation conflictuelle, ou autre, l'une des solutions est de questionner ses émotions et ses sentiments. Réfléchir à ces choses sur lesquelles nous avons du mal à poser des mots, se poser la question de ce qui nous touche profondément dans cette situation, permettra de prendre le recul nécessaire, de « se décentrer » pour ne pas porter de jugement sur l'Autre ou ses propos et le blesser.

Le formateur qui s'inscrit dans une démarche interculturelle sera à même de développer les capacités d'empathie et d'écoute, indispensables pour mieux faire passer les codes qu'il voudra expliquer et transmettre.

« ILS ME FONT DÉCOUVRIR CE QUI VA DE SOI SUR MA PROPRE CULTURE »

« L'interculturel m'a toujours intéressée et je l'intègre parce que la grande richesse que nous apportent les étrangers, à nous, formateurs immergés dans notre culture, c'est un regard neuf sur notre culture. Et je trouve assez formidable de la redécouvrir avec eux ; ils me font redécouvrir par leur discours ce qui va de soi sur ma propre culture et que j'ai complètement intériorisé, comme un enfant qui a ce même étonnement. Rien ne va de soi dans l'acquisition des codes socio-culturels. Chez les enfants, c'est la même chose, ils découvrent pourquoi il faut intégrer la politesse. Avec les migrants, c'est intéressant parce qu'ils ont des regards d'adultes donc leurs questions sont encore plus intéressantes. Ils ont ce regard neuf porté sur notre culture et là, la grande richesse pour un bénévole ce serait de pouvoir profiter de ce regard nouveau sur notre culture. »

Marion Aguilar, coordinatrice pédagogique au centre social ENS Espace Torcy

Traiter les sujets « SENSIBLES »

ABORDER CERTAINS CODES SOCIAUX OU SUJETS DE SOCIÉTÉ PEUT PARFOIS S'AVÉRER DIFFICILE. L'ACCOMPAGNATEUR PEUT NE PAS ÊTRE À L'AISE POUR DISCUTER DE TEL OU TEL THÈME, OU BIEN NE PAS LES MAÎTRISER SUFFISAMMENT POUR ÊTRE CAPABLE DE LES EXPLIQUER ; IL ARRIVE ÉGALEMENT QUE LE PUBLIC SOIT RÉTICENT À L'IDÉE DE TRAITER CERTAINS SUJETS. CÉPENDANT, NOUS NE DEVONS PAS CONCLURE À L'EXISTENCE DE SUJETS « TABOUS », MAIS BIEN À LA MULTIPLICITÉ DES MANIÈRES DE LES TRAITER.

« TENTER D'ÉVEILLER LE SENS CRITIQUE »

«On arrive à parler, on n'arrive pas toujours à convaincre, et d'ailleurs ce n'est pas le but. Simplement, on essaie au moins d'ébranler les idées reçues, ce n'est déjà pas mal. Mon objectif c'est de tenter d'éveiller le sens critique mais je suis parfois démunie face à cela, parce que je ne sais pas forcément comment m'y prendre.»

Perrine Terrier, responsable adjointe de l'association Savoirs pour Réussir Paris.

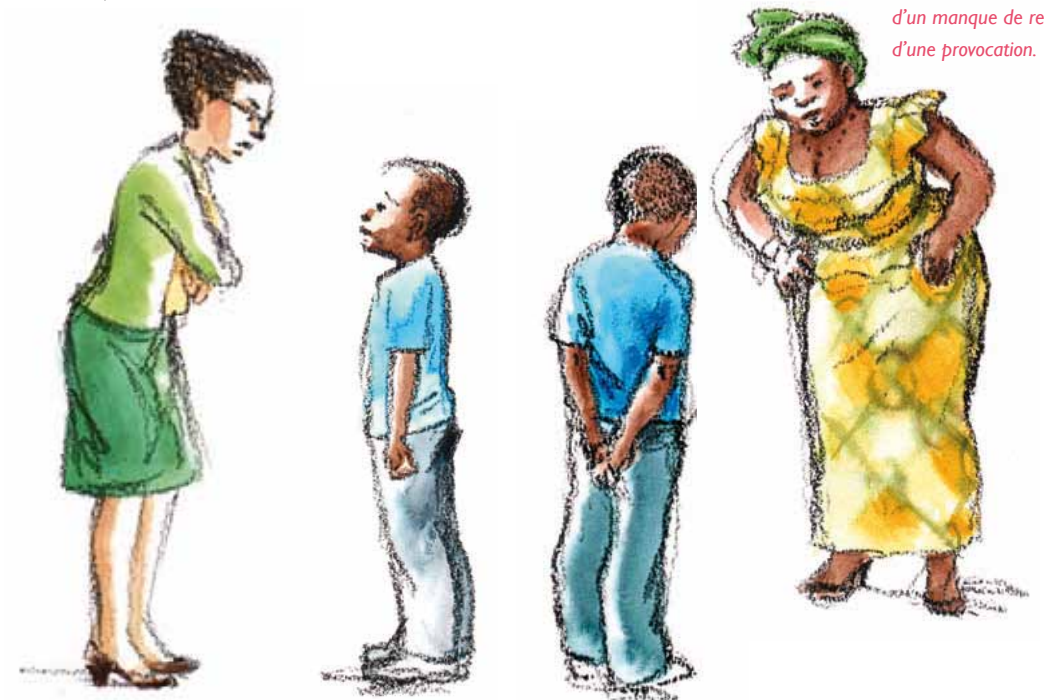
Sortir des ÉVIDENCES

POUR DÉVELOPPER LEURS CAPACITÉS D'ÉCOUTE ET D'EMPATHIE, INDISPENSABLES AFIN D'ABORDER LES QUESTIONS OU LES SUJETS QUI LEUR SEMBLENT SENSIBLES, LES FORMATEURS DEVRONT COMMENCER PAR METTRE DE CÔTÉ LEURS CERTITUDES, LES CHOSES QUI LEUR PARAISSENT ÉVIDENTES

L'une des façons de « sortir des évidences » sera de se questionner sur tout ce pour quoi on pourrait se dire « c'est évident », « ça va de soi », ou encore « c'est du bon sens ».

C'est justement parce que les choses nous paraissent évidentes, admises par tous, qu'il est parfois difficile de repérer certains codes implicites. Ces énoncés devront alerter les personnes accompagnant les publics, sur la pertinence de leurs propos et leur compréhension par des tiers. En effet, on ne peut jamais être certain que ce qui est évident pour soi, l'est également pour l'autre. Pour vérifier que son propos est suffisamment clair pour être compris par tous, le formateur pourra reformuler ses propos et inviter ses interlocuteurs à faire la même chose.

Le regard est souvent lié à la notion de respect. Cependant, il peut revêtir des significations différentes voire opposées. Pour certaines personnes, regarder quelqu'un dans les yeux sera un signe de respect, de reconnaissance. Pour d'autres, il pourra s'agir d'un manque de respect, d'une provocation.



« ON INVITE LES FORMATEURS À SE METTRE EUX-MÊMES EN OBSERVATION »

« Les ASL [Ateliers Sociolinguistiques] sont une méthodologie d'apprentissage du français qui est contextualisée, qui est proposée à des publics qui sont repérés pour ne pas utiliser ou ne pas fréquenter seuls des espaces sociaux du quotidien. Pour que le formateur puisse se mettre en perspective de concevoir des activités pédagogiques autour des codes sociaux, il faut qu'il se décentre. C'est pour cela qu'on incite beaucoup les formateurs à se mettre eux-mêmes en observation. Toutes les évidences qu'on acquiert en vivant ici depuis longtemps ne sont pas des évidences. Tout le travail de l'ASL vis-à-vis des formateurs c'est ça. Pour nous, le vocabulaire de base en ASL ce sont toutes ces évidences-là, mais ce ne sont pas forcément des évidences qui sont simplistes. Au contraire, la réalité est complexe et ce n'est pas parce qu'elle est complexe qu'elle n'est pas compréhensible pour les personnes débutantes à l'oral ou non-scolarisées. »

Blandine Forzy, coordinatrice des projets du RADYA.

FAIRE APPEL à des partenaires extérieurs

AFIN DE FAVORISER LA LIBRE-EXPRESSION,
DE PERMETTRE À CHACUN D'EXPRIMER SA PENSÉE
ET D'ÊTRE EN CONFIANCE DANS LE GROUPE,
TOUS LES SUJETS POURRONT ÊTRE ABORDÉS
PAR L'ACCOMPAGNATEUR ET LES PUBLICS.
CEPENDANT, SI L'ACCOMPAGNATEUR
RESSENT LA NÉCESSITÉ DE PASSER LE RELAI
LORSQU'IL N'EST PAS SUFFISAMMENT INFORMÉ
OU FORMÉ SUR UN SUJET, IL EST INDISPENSABLE
QU'IL FASSE APPEL À DES PARTENAIRES EXTÉRIEURS,
DES EXPERTS OU TOUTE AUTRE PERSONNE
MIEUX ARMÉE QUE LUI.

Les formateurs, les autres accompagnateurs, ou bien la structure qui accueille les publics, peuvent solliciter des associations, des institutions, ou tout autre partenaire public ou privé, à partager leurs savoirs et à fournir des informations plus précises sur les thématiques abordées. Les domaines peuvent être divers et variés : accès aux soins, accès aux droits, accès à l'emploi, usage des espaces sociaux, activités artistiques, etc.

Des partenariats ainsi établis peuvent être utiles à la fois aux personnes accompagnées, mais aussi aux partenaires sollicités. En effet, faire intervenir ces partenaires auprès des publics accueillis dans la structure leur permet de recueillir et de mieux comprendre les interrogations et les besoins des usagers, surtout lorsque leur activité première ne leur permet pas d'être directement au contact de ce public.

Faire appel à des partenaires extérieurs permet également, pour le formateur, d'aborder des sujets sans se laisser submerger par la situation. Il ne sert à rien de vouloir libérer la parole à tout prix si le formateur n'est pas à l'aise ou n'est pas certain qu'il ne jugera pas les propos des participants, ce qui risquerait finalement de bloquer la situation.

« IL Y A TOUJOURS UN MOMENT OÙ LA SITUATION NOUS RENVOIT À NOTRE PROPRE VÉCU »

« Il faut se protéger et passer le relai. Quand j'entends qu'une femme va faire exciser sa fille, cela me dérange énormément. Mais je ne peux pas le dire comme ça, et surtout ce n'est pas mon rôle. Par contre, c'est le moment où je me dis « bon, il serait temps de faire intervenir une association sur les mutilations sexuelles. » Il y en a qui savent faire, moi, je ne sais pas intervenir là-dessus, ce n'est pas mon travail, je ne suis pas assez informée. Je n'ai pas l'art et la manière de le dire et pour le coup, ça va être trop personnel et l'affectif ne peut pas rentrer en jeu. Donc, on va prendre un partenaire et travailler là-dessus. Dès que le sujet n'est pas maîtrisé, qu'on n'est pas à l'aise – je le dis souvent aux bénévoles, on n'est pas là pour se mettre en danger, on est là pour faire passer quelque chose et non pas pour attaquer des sujets qui peuvent être difficiles pour nous – dès que ça nous heurte un peu trop, il ne faut pas rentrer dedans. Comme on est face à des situations très différentes, il y a toujours un moment où la situation nous renvoie à notre propre vécu, nous questionne, nous perturbe, et là, il faut se protéger et donc passer le relai. »

Claire Verdier, formatrice et formatrice de formateurs au CEFIL

Faire appel à des partenaires extérieurs professionnels permettra d'intervenir sur des questions techniques, de fournir des informations pratiques aux participants.

Une autre forme de partenariat pourra être privilégiée dans certains cas, il s'agit de faire intervenir des « anciens », des personnes-relais qui ont fréquenté la structure dans laquelle les accompagnateurs interviennent et qui ont acquis des savoir-faire qu'ils peuvent transmettre.

JAYASEELI Un objet de mon sac prend la parole

« Je suis la carte de séjour de Jayaseeli. Je suis petite, carrée, j'ai de belles couleurs, rose, noir, et bleu, blanc. Je suis son identité : nom, prénom, profession, adresse, née le, étrangère. Je suis très importante : RF. Je suis utile tous les jours, administrative, pour la vie et le voyage. »

CRÉER DES RENCONTRES CONVIVIALES POUR ÉCHANGER

« La fin de chaque session se conclut par un moment convivial où les apprenants de la formation de français à visée professionnelle autour des métiers de la restauration mettent en pratique leurs savoir-faire en organisant un repas pour 90 personnes environ. Cela leur permet de mettre en pratique leurs savoir-faire. C'est également l'occasion pour les apprenants d'autres sessions, les bénévoles et les professionnels de se rencontrer et d'échanger autour d'un repas. Le but de ces soirées c'est justement qu'ils se rencontrent tous et puissent parler, et c'est ce qui se passe. »

Lavinia Boteanu, responsable des ateliers de français à visée professionnelle dans l'association Autremonde.

Faire intervenir une personne tierce pourra permettre de diversifier les ateliers. Le fait que le formateur fasse appel à elle pour sa qualité d'« experte » à propos d'un sujet qu'il ne maîtrise pas ou qu'il ne souhaite pas aborder, lui permettra de donner le relai et de se sentir moins isolé. De plus, l'intervenant extérieur, sollicité ponctuellement, aura l'avantage d'être neutre.

NEUTRALITÉ DES PARTENAIRES

« Du fait de nos interventions ponctuelles, je pense que nous avons un avantage par rapport aux enseignants ou aux éducateurs, peu importe le lieu. C'est que les élèves ou les adultes ne nous connaissent pas, ils nous voient pour la première fois. Nous n'avons donc pas établi, avec eux, de rapport hiérarchique. »

Nicole Fernandez-Ferrer, directrice du centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir.

RESPECTER

l'identité culturelle de l'autre

L'UN DES RISQUES, POUR LE FORMATEUR, LE MÉDIATEUR,
QUI SOUHAITE TRANSMETTRE DES CODES SOCIAUX,
EST DE TOMBER DANS UNE VOLONTÉ D'ASSIMILATION
DES VALEURS EN FAISANT ABSTRACTION
DE L'IDENTITÉ DE LA PERSONNE ACCOMPAGNÉE

Le rôle du formateur est de lui présenter les codes qui lui permettront de s'insérer dans la société française, tout en valorisant sa culture. Son rôle n'est pas de « franciser » les personnes accompagnées, mais de leur faire prendre conscience de la richesse que représente le fait de maîtriser plusieurs codes.

L'accompagnateur ne tentera pas de hiérarchiser les codes, d'expliquer lesquels sont les meilleurs, il tâchera de les présenter de manière factuelle, sans aucun jugement de valeur, en fournissant au public les informations nécessaires sur les enjeux qu'ils représentent. Il offrira à ses interlocuteurs, la possibilité de choisir entre l'acceptation, l'adaptation ou la transgression de ces codes sociaux, tout en étant conscients de leur impact.

DONNER LES INFORMATIONS QUI PERMETTENT DE FAIRE DES CHOIX

« À partir du moment où on discute, où on est dans l'explication, l'information et non pas dans le jugement, on peut parler de tout. Juste poser des choses et après la discussion peut se faire simplement, on échange des points de vue et il n'y en a pas un qui essaie de convaincre l'autre que sa solution est la meilleure. Par exemple, quand je suis en train d'expliquer comment fonctionnent les impôts et à quoi sert de les payer, je ne suis pas en train de dire que ce n'est pas bien de ne pas payer ses impôts. Je peux expliquer à quoi ça sert et la personne va décider de l'orientation. Il faut donner à la personne les informations qui vont lui permettre de faire des choix au niveau comportemental. Les personnes sont adultes.

On a eu le cas dans un cours pour des femmes qui vont être aide-ménagères, alors qu'une des formatrices voyait avec elles, quel sujet de conversation avoir quand on arrive le matin au domicile d'une personne, juste pour prendre contact, parler de la pluie et du beau temps etc. et l'une d'elles a dit « oh vous avez grossi ! », pour elle c'était un compliment. C'était une mise en situation qui a permis de faire réagir les autres dans la salle qui lui ont dit qu'elle ne pouvait pas dire cela. La formatrice a expliqué pourquoi ça ne pouvait pas passer et leur a proposé de trouver une autre formulation. »

Claire Verdier, Formatrice et formatrice de formateurs au CEFIL

» ROSA La France

vue de mon pays

« D'après mon époux la France est un pays riche qui a beaucoup de travail et où les personnes sont très gentilles. C'est un pays où les femmes et les hommes sont à égalité, où il y a la priorité pour les enfants. C'est un pays où il y a beaucoup de respect, beaucoup d'éducation. Il disait aussi que c'est un joli pays, que l'architecture c'est quelque chose d'admirable, où il y a beaucoup de lieux touristiques, qu'il y a la tour Eiffel, que c'est magnifique, et que la Seine traverse Paris. Que les hommes sont grands et que les personnes ont les yeux bleus. Il disait aussi que les femmes ne sont pas grosses, qu'elles ont un corps de jeunes filles. Et aussi qu'il y a du fromage qui sent fort. »

Pour connaître les limites de son action et savoir quel type de codes sociaux transmettre, l'accompagnateur ne devra pas perdre de vue les circonstances et les objectifs qui le lient au public (formateur face à une personne qui apprend le français, face à un parent qui se questionne sur la parentalité, face à un parent d'élève qui s'interroge sur l'école, médiateur culturel lors d'une sortie organisée, etc.) Le formateur pourra se questionner sur la pertinence du code qu'il souhaite aborder, notamment en se demandant si le public sera amené à l'utiliser et à quel moment. Les codes sociaux ne peuvent pas être abordés sortis d'un contexte ; ainsi, une personne qui sera chargée d'accompagner un public vers l'emploi, tâchera d'expliquer au public, les codes de l'entreprise (serrer la main, codes vestimentaires requis, etc.) L'important sera de rattacher les codes à des objectifs qui permettront à la personne de ne pas se sentir en difficulté.

Les codes sociaux étant difficilement utilisables comme point de départ à une discussion, ils nécessitent d'être contextualisés pour être abordés. Des éléments de la vie courante peuvent permettre de les pratiquer au quotidien. Utiliser des supports visuels (affiches, films, photos, etc.), lire la presse gratuite (souvent accessible à tout type de publics), préparer et vivre les sorties culturelles, extérieures, voici autant de mises en situation pratiques qui font appel aux codes sociaux. Afin que les codes traités soient adaptés aux besoins des publics, les accompagnateurs veilleront à utiliser tous ces éléments du quotidien, que pourront se réapproprier les personnes accompagnées.

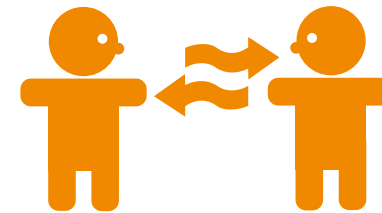
IDÉE : LE PHOTO-LANGAGE

Valérie Skirka, formatrice et formatrice de formateurs indépendante propose le photo-langage comme point de départ pour aborder les codes sociaux. Le photo-langage consiste à présenter une sélection de photos, d'images et de demander aux participants d'en sélectionner une en réponse à une question posée. Par exemple : « Que représente l'apprentissage d'une langue ? » Les participants pourraient choisir parmi des photos figurant la liberté (le ciel par exemple), la contrainte (une prison), l'amour (un cœur), l'argent, etc. La discussion s'engage ensuite à partir de ce support.

« Je n'aborde par les codes sociaux de manière « frontale » mais toujours à partir d'un support pédagogique source de questionnement comme le photo-langage par exemple. J'ai été co-auteur du manuel Bagages, ces questions de codes sociaux se sont souvent posées. La mixité à l'école par exemple : je sais qu'il y a une photo sur laquelle les filles et les garçons sont mélangés, et ça, en commençant par la description d'un point de vue purement linguistique, on peut ensuite aborder la mixité. L'idée est de partir du vécu des personnes, de leurs interrogations, de leurs incompréhensions, de leur étonnement sur la société d'accueil, et d'en faire ensuite un objet d'apprentissage ».

Valérie Skirka, Formatrice et formatrice de formateurs, indépendante

QUELQUES PISTES pour aller plus loin



Nous espérons l'avoir fait entendre : point de relation à l'autre possible sans respect, écoute et reconnaissance de l'autre. Philosophes et penseurs ont longuement interrogé la question de la relation à l'autre, aussi bien en tant qu'individu, qu'en tant que société. L'objet de ce chapitre est de proposer plusieurs pistes de réflexion, qui demanderont, bien sûr, à être approfondies pour qui veut appréhender ces questions qui font partie des questions centrales abordées par l'ensemble des sciences humaines.

L'EMPATHIE

un mot qui fait sens

AU-DELÀ DE CES POSTURES DE RECONNAISSANCE ET D'ÉCOUTE, IL EST UN TERME QUI MÉRITE D'ÊTRE EXPLICITÉ CAR IL FAIT SENS DANS LA RELATION À CONSTRUIRE ENTRE LES PERSONNES ACCUEILLIES ET LES MÉDIATEURS, FORMATEURS, C'EST LE CONCEPT D'EMPATHIE

L'empathie vient du grec et conjugue deux termes « dans, à l'intérieur » et « souffrance, ce qui est éprouvé ». Il signifie la capacité de comprendre les sentiments et les émotions d'un autre individu, ainsi que ses croyances. Les comprendre mais être capable de les ressentir aussi ; on pourrait le traduire par l'expression « se mettre à la place de ». Le terme d'empathie est inventé au XIX^e siècle par un philosophe allemand, Robert Vischer qui voulait décrire plus avant, l'émotion esthétique que l'on ressent devant une œuvre d'art. Mais il sera repris, entre autres, par la psychiatrie et la psychanalyse : il s'agit de la capacité de partager et de comprendre les émotions d'autrui, sans confusion entre soi et l'autre.

Ainsi, Carl Rogers, psychologue humaniste nord-américain s'est inspiré de cette démarche et a développé la méthode de l'Approche Centrée sur la Personne qui met l'accent sur la qualité de la relation entre le thérapeute et son patient. Le thérapeute est capable de comprendre une situation, non pas depuis son propre cadre de référence, mais depuis celui de son patient. Chaque patient est accueilli de façon inconditionnelle, la personne est acceptée telle qu'elle est : le thérapeute adopte vis-à-vis d'elle, une attitude chaleureuse et encourageante qui implique de sa part, autant un savoir-faire qu'un savoir-être. Les résistances des personnes, d'après lui, venaient en grande partie de l'incapacité du thérapeute à écouter finement ce qui lui était dit, autrement dit, étaient largement dues à la responsabilité du thérapeute.

Nous ne développerons pas ici, comment la psychanalyse a approché la question centrale de la résistance psychique, mais, il serait réducteur nous semble-t-il de penser que les humains ne sont guidés que par leur simple volonté consciente et leur capacité de décider de leur vie d'une façon raisonnée. L'apport fondamental de la psychanalyse est d'avoir mis en lumière la question centrale de l'inconscient et de l'importance des rêves. Questions traitées également dans de nombreuses cultures, ainsi que de nombreux courants artistiques comme le surréalisme. Ainsi certaines actions perçues comme involontaires, ou absurdes par les humains



Nezâmi, Makhzan al-asrâr (Trésor des secrets). Boukhara (Ouzbékistan) 1538-1546 / BNF, dpt. Manuscrits

YASMINA, ROSA, LILIA, DANUSHIKA

Quatre histoires à quatre

« Martine c'est la professeur. Avec vous je me sens à l'aise avec mon crayon, vous ne m'avez jamais jugée : pouvoir écrire ma pensée, exprimer mes sentiments qui sont cachés au fond de moi. Maintenant je suis comme un oiseau, j'écris, tranquille et aimable. J'écris beaucoup et les écritures maintenant je les adore, j'aime bien écrire. Waouh l'écriture ! »

ne sont pas dues au hasard, elles s'expriment dans les rêves, les lapsus, les actes manqués... Le rapport à l'inconscient, qu'il soit individuel ou collectif (pour certains courants) fait partie d'un vaste champ de la connaissance qu'il faudrait développer plus longuement et aborder en observant comment il a été appréhendé par de multiples cultures, aussi bien en Occident, qu'en Orient ou en Afrique.

Pour revenir à Carl Rogers, ce dernier pensait, par ailleurs, que toute personne porte en elle la capacité de se comprendre, d'avancer, de savoir intuitivement ce qui est important pour son devenir. Il s'est montré un précurseur en matière de développement d'un processus de formation qui favorise l'autonomie des personnes. Ce processus s'appuie sur la capacité à donner aux personnes formées confiance en elles, en leur capacité de trouver ce qui est bon pour elles en décidant de leur propre cheminement. En ce sens, il est utile que formateurs et médiateurs connaissent ses travaux.

Nous l'avons compris, l'acceptation et l'intérêt pour le cheminement de l'autre, de sa façon d'être au monde, de penser, de ressentir, invite à faire preuve envers les personnes accueillies de reconnaissance des personnes dans leur différence, ce que le philosophe Emmanuel Levinas a défini comme l'altérité.

L'ALTÉRITÉ

ou la reconnaissance de l'autre dans sa différence

« ALTÉRITÉ » VIENT DU LATIN, « ALTER » , AUTRE.
 EN PHILOSOPHIE, L'ALTÉRITÉ EST LE CARACTÈRE,
 LA QUALITÉ DE CE QUI EST AUTRE.
 C'EST AUSSI LA RECONNAISSANCE DE L'AUTRE
 DANS SA DIFFÉRENCE, QU'ELLE SOIT PHYSIQUE,
 ETHNIQUE, SOCIALE, CULTURELLE OU RELIGIEUSE



L'artiste au miroir, autoportrait.
 Ph. De Torbechet, XIX^e s.
 BNF – dpt Estampes et photographie

L'altérité se différencie de la tolérance car elle implique la compréhension des particularités de chacun, la capacité d'ouverture aux différentes cultures, l'acceptation de la réalité du métissage entre ces dernières. Le philosophe Emmanuel Levinas a construit l'essentiel de l'organisation de sa pensée autour de la question du rapport à autrui. Sans doute est-ce lui qui a contribué à faire de l'altérité une question centrale de la philosophie.

Aux yeux d'Emmanuel Levinas, la tâche de la philosophie n'est pas de constituer une théorie de la connaissance, ou une théorie politique, mais bien de comprendre le sens de la relation à autrui, comme originaire et fondatrice. L'essentiel est de se rendre capable de respecter l'altérité, car chaque être humain a une responsabilité à l'égard d'autrui.

Emmanuel Levinas se réclamait d'une philosophie de l'éthique qui invitait à considérer l'autre dans sa dimension morale. Autrui est d'abord un visage. Quand nous regardons une personne, disait-il, on ne voit pas seulement ses yeux, mais nous sommes transportés dans un au-delà qui nous révèle l'idée d'infini que nous ne pouvons trouver en nous-même. Rien n'est plus étrange, ni plus étranger que l'autre. Il est l'inconnaissable. L'injonction éthique trouve sa source première dans le fait qu'autrui nous regarde et que nous regardons autrui. Le visage oblige, commande : il exige réponse, aide, sollicitude. Bref, il implique la responsabilité à l'égard d'autrui. Le visage de la personne rencontrée n'est pas seulement considéré de façon physique, mais invite également à percevoir, au-delà de ses propres repaires, des horizons inconnus, et ouvre des chemins au-delà de soi-même. « Lorsque je suis confronté au visage, il me met en question. Je suis destitué, traumatisé, violenté. L'éthique, c'est ce qui provoque un dérangement dans le sujet », disait-il.

Déjà, Jean-Jacques Rousseau formulait ainsi cette responsabilité de chacun vis-à-vis de son semblable en disant « Pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue plus loin ».

Le rapport à l'autre invite également à penser à notre rapport à ce qui est étranger en nous, à ce qu'on ne connaît pas. C'est en acceptant de regarder cet autre en soi qu'on ouvre d'autres possibles, car l'Autre appelle au débordement de la raison et des domaines connus, en construisant en alternative l'imaginaire, la révolte, l'utopie. C'est donc la catégorie de l'autre qui porte en elle la libre circulation de la pensée. Philosopher, comme l'ont dit encore Deleuze ou Foucault, c'est toujours « penser autrement ».

PENSER

autrement le développement des sociétés

CLAUDE LEVI-STRAUSS NOUS INVITE
 À DÉCENTRER LE REGARD DE L'OCCIDENT
 SUR LE DÉVELOPPEMENT DES SOCIÉTÉS
 EN ABANDONNANT LES CRITÈRES RATIONALISTES
 ET ETHNOCENTRISTES QUI HIÉRARCHISENT
 LES CULTURES SELON LE PROGRÈS TECHNIQUE
 ET SCIENTIFIQUE, EN JUGANT COMME PRIMITIVES
 DES SOCIÉTÉS DONT LE DÉVELOPPEMENT
 NE CORRESPOND PAS AUX NORMES
 QUE L'OCCIDENT S'EST FIXÉES



Famille iroquoise, États-Unis. Costumes et mœurs tome I (1787) - graveur Jacques Grasset de Saint-Sauveur / BNF, dpt. Estampes et photographie

Parler de sociétés sans Histoire part du principe qu'il existerait une scansion du temps figée comme une norme universelle que certaines sociétés appliqueraient et d'autres pas. Pour réagir à ce regard réducteur, l'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch a écrit une *Histoire de l'Afrique* qui montre combien ce continent a participé à l'Histoire du monde, au même titre que l'Europe ou l'Amérique.

Françoise Héritier-Augé, qui a succédé à Claude Lévi-Strauss au Collège de France, résume ainsi son héritage : « Nous avons découvert avec stupéfaction qu'il y avait des mondes qui n'agissaient pas comme nous. Mais aussi que derrière cette différence apparente, derrière cette rupture radicale avec notre propre réalité, on pouvait mettre en évidence des appareils cognitifs communs. Ainsi, nous prenions à la fois conscience de la différence et de l'universalité. Tel est son principal legs, encore aujourd'hui : nous sommes tous très différents, oui, mais nous pouvons nous entendre, car nos structures mentales fonctionnent de la même manière ».

Allant au-delà des travaux de Claude Lévi-Strauss sur la structure des sociétés et des alliances, Françoise Héritier-Augé constate que la distinction entre féminin et masculin est universelle et que « partout, de tout temps et en tout lieu, le masculin est considéré comme supérieur au féminin. » Dans les populations traditionnelles qu'elle visite, elle observe en effet la différence sexuée au cœur de tous les systèmes de représentation. Pour en rendre compte, elle crée un concept : « la valeur différentielle des sexes ». Elle constate partout l'infériorité statutaire des femmes. Pourtant, les femmes ont un pouvoir bien à elles : elles sont capables de mettre au monde, non seulement des filles mais des garçons. Alors que les hommes ne peuvent faire ni l'un, ni l'autre. Cette impuissance, constate-t-elle, les hommes l'ont transformée en surpuissance.

Françoise Héritier-Augé a voulu percer les fondements sociaux des groupes humains tels qu'on les voit fonctionner dans toutes les sociétés. Claude Lévi-Strauss avait mis en évidence le rôle organisateur de la prohibition de l'inceste. Mais, pour que des hommes appartenant à des groupes consanguins différents puissent échanger des femmes, il fallait bien que ces hommes en question se reconnaissent le droit de disposer des corps de leurs filles et de leurs sœurs — et que celles-ci l'admettent. Vaste question qui a choqué certains courants féministes, qui ont reproché à Françoise Héritier-Augé de vouloir figer intellectuellement le statut inférieur des femmes, ce qu'elle a récusé dans le tome 2 de son livre *Masculin/Féminin*, en soulignant qu'elle n'était pas résignée à l'inégalité, mais qu'elle voulait en percer le secret.

L'AUTRE, un barbare ?

À L'ORIGINE, LE TERME « BARBARE », EMPRUNTÉ EN FRANÇAIS EN 1308 AU LATIN « BARBARUS », LUI-MÊME ISSU DU GREC ANCIEN « BÁRBAROS » (« ÉTRANGER »), ÉTAIT UTILISÉ PAR LES GRECS ANCIENS POUR DÉSIGNER LES PEUPLES N'APPARTENANT PAS À LEUR CIVILISATION, ET DONT ILS NE PARVENAIENT PAS À COMPRENDRE LA LANGUE



Barbare : pour un Grec de l'Antiquité, le barbare est celui qui parle une langue incompréhensible. On n'entend que des sons étranges : « Baaar Baaaar baaar ». Plus tard pour un Romain, « barbare » qualifie l'homme qui vit à l'extérieur des frontières de l'Empire, et qui ne partage pas sa culture. Le mot désigne surtout les Germains, vus comme violents et incultes. Cette image de l'Allemand destructeur et sauvage est largement reprise par la propagande française pendant la Première guerre mondiale.

Bárbaros signifiait alors « non grec ». Le terme « barbare » a ensuite été utilisé par les Romains pour nommer les peuples qui se trouvent à l'extérieur de leur empire, défini par une frontière, le limes, et qui échappaient alors à leur autorité.

Pour les Grecs comme pour les Romains, tout « barbare » peut, en adoptant leur langue, leurs dieux et leurs mœurs, devenir Grec ou Romain, et ce fut le cas non seulement de nombreux individus mais aussi des peuples entiers, acceptés dans l'Empire. Toutefois, ces termes pouvaient aussi tra-

Imagerie d'Épinal n°87, La guerre 1914-1915 en images : « Le dieu Thor, le plus barbare d'entre les plus barbares divinités de la vieille Germanie » (1915) / ill. F. Clasquin / BNF, dpt. Estampes et photographie

duire la crainte ou le mépris qu'inspire l'étranger, l'envahisseur qui ne se présente pas en allié, mais en conquérant, voulant imposer ses mœurs et son pouvoir.

Est-ce pour autant que la question de l'étranger est réglée ? Le sociologue Georg Simmel invite à réfléchir au statut de l'étranger qui vient un jour et qui reste le lendemain, contrairement au vagabond qui vient et repart le lendemain. Ce sociologue réfléchit à la notion de proximité et de distance. Tout comme une personne pauvre, les sociétés se situent vis-à-vis d'un étranger dans une position qui implique à la fois une extériorité et un face à face. Dans une relation, la distance signifie que le proche est lointain, tandis que l'étrangeté signifie que le lointain est proche.

L'étranger apparaît alors comme la figure emblématique de la modernité car il n'est pas celui qui appartient à une autre culture, il est au cœur même de la société. En faisant intrinsèquement partie de la société, les étrangers mais aussi les pauvres, les exclus, peuvent entraîner de la part des « inclus » qui cohabitent avec eux des réactions de répulsion, de distanciation, d'autant qu'ils sont là, qu'ils ne sont pas en dehors de notre société.

Il n'est à voir que la façon de continuer à appeler « immigrés » ou « issus de l'immigration » de jeunes français, comme s'ils se situaient en dehors de la société française : le racisme moderne se développe quand les barrières culturelles et sociales se réduisent, quand les ressemblances entre les jeunes d'origine immigrée et les jeunes Français de souche augmentent, et renvoient ainsi à une situation commune vécue : l'exclusion, le chômage, la déqualification, souligne François Dubet.

Les processus sociaux à l'œuvre dans **LES MIGRATIONS**

ABDELMALEK SAYAD EST L'UN DES SOCIOLOGUES QUI A PENSÉ EN PRÉCURSEUR LA QUESTION DE L'ÉMIGRATION. DISCIPLE DE PIERRE BOURDIEU, CE SOCIOLOGUE S'EST ATTACHÉ À OBSERVER TOUT D'ABORD LA DESTRUCTION DE LA SOCIÉTÉ PAYSANNE ALGÉRIENNE DU FAIT DE LA TRANSFORMATION DE LA PROPRIÉTÉ VOULUE PAR LA COLONISATION, ET DU FAIT DE L'ÉMIGRATION EN VILLE QU'A ENTRAÎNÉE LA PAUPÉRISATION DES PETITS AGRICULTEURS TRADITIONNELS

Avant la colonisation, depuis des millénaires, l'économie de l'Algérie, comme celle de nombreux pays colonisés, repose sur les principes d'indivisibilité et d'inaliénabilité de la terre.

La terre n'appartenait jamais à un seul individu, c'était la tribu, cadre de l'organisation sociale qui en était la gardienne. La colonisation, en introduisant la culture intensive, en réquisitionnant les terres, brise l'organisation traditionnelle de la société, entraîne l'exode rural. La destruction de la société paysanne est à l'œuvre. Immigrés dans leur propre pays, les paysans sans terre, deviennent des émigrés dans « le pays d'accueil », lorsqu'au lendemain de la guerre, la France métropolitaine a besoin de main d'œuvre pour reconstruire le pays. Dès lors, les émigrations/immigrations sont l'objet de négociations entre états : accueillis lorsque le besoin de main-d'œuvre se fait sentir, rejetés lorsque l'économie du pays d'accueil n'a plus besoin de main-d'œuvre.

Ainsi les cultures d'origine sont mises à mal par le processus migratoire lui-même, introduisant dans les trajets de vie des personnes concernées des ruptures, des discontinuités, le sentiment d'être partagé et tiraillé entre leur



Biskra, rue dans la vieille ville. *Topographie de l'Afrique tome 4 : Algérie (xx^e siècle) / BNF, dpt. Estampes et photographie*

» YASMINA,
Qui est cet(te)
inconnu(e) ?

« Moussa est un homme inconnu. Alors les quatre, ils sont copains. Moussa il a 65 ans, il a une famille au Maroc. Moussa il est retraité, il se retrouve avec ses copains dans le jardin, au café pour une partie de cartes, il raconte sa vie à ses copains, un homme qui l'aime bien rit, il aime aussi se promener. »

pays de naissance et leur pays d'accueil : ils ont quitté leur communauté d'origine, ils vivent à la marge de la société d'accueil, tiraillés entre le désir de repartir au pays, et la nécessité de séjourner dans le pays d'accueil, tel que le chantera le grand Slimane Azem : « Rester ou s'en aller ... s'en aller ou rester... ».

La mondialisation des échanges, l'internationalisation de l'économie, la crise durable qui s'installe dans les sociétés occidentales, l'émergence économique des pays dits du Sud, vont transformer les conditions de circulation des mouvements de migration dans le monde, en Europe et en France. Dans les pays émergents, le phénomène d'urbanisation généralisée a entraîné l'exode massif des paysans et travailleurs pauvres vers des villes tentaculaires dans lesquelles ils trouvent des emplois très peu rémunérés, quand ils ne décident pas d'aller tenter leur chance ailleurs, dans d'autres pays ou d'autres continents. Les réfugiés de l'environnement sont obligés, malgré eux, de quitter leurs terres, et deviennent hélas une réalité qui ira en se développant.

Il serait réducteur de simplifier les mouvements migratoires aux travailleurs pauvres et sous-qualifiés ou d'imaginer qu'ils ne se produisent que des pays du Sud vers les pays du Nord. En effet, les phénomènes d'immigration des pays dits du Nord vers les pays du Sud vont en grandissant, ou pour le dire autrement, la circulation de personnes des pays industrialisés vers les économies émergentes se développe beaucoup également : un rapport de la Banque mondiale souligne que les flux migratoires sont de plus en plus croisés.

La migration traditionnelle du Sud vers le Nord profiterait aussi à ce dernier, selon ce rapport. Les étrangers les plus qualifiés concourent significativement au développement de la recherche: ainsi, 26% de ceux qui ont reçu le prix Nobel aux États-Unis entre 1990 et 2000 sont des immigrés. Les plus pauvres et les moins qualifiés apportent aux pays industrialisés la main-d'œuvre qui commence à leur manquer cruellement, contribuant ainsi au maintien de leur niveau de production et à leur fiscalité.

Les mouvements migratoires allant grandissant de par le monde, plus que jamais les sociétés, et notre société française en particulier, sont invitées à proposer des modes d'accueil et d'intégration qui prennent en compte la réalité des différentes cultures et parcours de vie de ceux qui viennent d'ailleurs, comme d'autres sociétés le font, d'ailleurs, envers les Français qui émigrent dans d'autres pays...

Sans doute, à ce propos, le moment est venu de revenir sur quelques fondamentaux qui nous semblent devoir constituer le fil conducteur d'une tradition d'accueil.

L'HOSPITALITÉ un devoir

DANS LE MONDE ANTIQUE,
L'HOSPITALITÉ EST UN DEVOIR FONDAMENTAL ET SACRÉ.
EN GRÈCE, L'ÉTRANGER QUI DEMANDE ASILE
EST TOUJOURS ACCUEILLI COMME UN ENVOYÉ DES DIEUX,
SINON COMME UNE DIVINITÉ EN PERSONNE

Les poèmes homériques font de fréquentes allusions à l'hospitalité. On est tenu de donner un repas à l'hôte, de le faire asseoir devant le foyer, de lui fournir une couche. À mesure que le droit public se développe, l'hospitalité entre dans les lois de la cité grecque. On reçoit les exilés d'une autre ville ; on accueille les étrangers venus pour les fêtes religieuses ou bien les membres d'une colonie qui a gardé des liens avec sa métropole d'origine.

Il serait intéressant de puiser dans toutes les traditions pour comprendre comment s'illustre ce devoir d'hospitalité, qui constitue plus que jamais un « impératif catégorique » disait Emmanuel Kant.



Rester l'obligé(e) du monde

Hannah Arendt se demande, quant à elle, ce qui justifie qu'on se soucie de l'étranger, de l'accueil, de l'hospitalité, alors que la personne déplacée est la catégorie la plus représentative du xx^e siècle. Vision prémonitrice qui concernera encore plus le xxi^e siècle... « On reste l'obligé du monde, même quand on en a été chassé », disait-elle dans *Vies politiques*.

Alors que la Déclaration des droits de l'Homme de 1789 affirme : « tout individu a droit à une nationalité », ce sont les États souverains qui déterminent le droit qui va permettre d'accueillir les étrangers. « Dans l'état actuel du droit en France, écrit Paul Ricœur, est citoyen le national considéré en tant que titulaire des droits civiques et d'une parcelle de la souveraineté nationale. Dès lors qu'aucun principe de droit international n'impose aux États d'accorder des droits politiques aux étrangers, l'incapacité politique des étrangers résidant en France reste, pour reprendre une expression juridique, « une règle absolue qui ne souffre d'aucune exception. »

Hospitalité des Barbares
envers les Pèlerins.
*Histoire des Croisades -
Paris : Furne, Jouvet et Cie,
1877. Auteur Joseph-François
Michaud, illustrateur
Gustave Doré / BNF, dpt.
Estampes et photographie*

» ROSA
L'âge d'or
(d'après la chanson
de Léo Ferré)

« Un jour
Nous aurons
des jours
Des jours durs...
durs...
Nous aurons
des jours
Des jours plus faciles.
Nous aurons
la volonté,
La volonté d'affronter
Toutes les difficultés
Et après, nous aurons
l'envie d'oublier.
Alors, un jour,
Nous nous réveillerons
avec des jours
meilleurs.
Nous aurons
un nouvel espoir
Car ce qui a été
notre vieille histoire
Sera caché au fond
de son tiroir
Et tout ça
avec la volonté.
Nous aurons
une bonne pensée :
" Je suis contente,
ma vieille histoire,
de t'avoir laissée
Et à la fin d'avoir
trouvé ma liberté. " »

Mais, dit Paul Ricœur, on ne peut se contenter de cette dimension juridique. « Nous ne pouvons avancer dans la compréhension que nous avons de notre "Chez nous" sans nous faire une représentation quelconque de ce que peut signifier pour l'étranger d'être "chez lui"(...) Nous sommes tous des étrangers pour ceux que nous considérons comme des étrangers (...) Tel est le sens de l'épreuve de l'étranger : l'impossibilité de se soustraire au fait qu'il y a des étrangers et que nous sommes nous-mêmes des étrangers pour les autres. »

Les réfugiés connaissent la situation la plus tragique car, pour être accueillis et avoir l'autorisation de séjourner durablement sur le territoire, ils doivent justifier d'apporter la preuve qui justifie leur demande de refuge. Or, ces personnes viennent de pays d'où les preuves peuvent avoir disparu, parce que les témoins des situations vécues ont disparu, ou parce que ces preuves n'ont jamais été consignées par écrit. D'où la proposition du Haut-commissariat des Nations unies pour les réfugiés de faire en sorte que les États susceptibles d'accueillir, participent eux-mêmes au travail de la preuve.

Ainsi, à travers la question des étrangers, qu'ils soient émigrés ou réfugiés, se pose la question du « droit d'avoir des droits », dans un cadre mondial ce qui, pas à pas, commence à être élaboré par la Cour internationale de Justice, instituée en juin 1945 par la charte des Nations Unies, et dont le siège est à la Haye (Pays-Bas).

Victor Hugo ne disait pas autre chose, dans son roman fondateur *Les Misérables* : « Le droit commun n'est autre chose que la protection de tous rayonnant sur le droit de chacun. Cette protection de tous sur chacun s'appelle Fraternité » écrivait-il en 1862.

Voyageant à travers le temps, depuis que le monde est monde, la question de l'accueil de l'autre qu'il soit étranger, pauvre, différent, traverse toutes les sociétés. Hannah Arendt expliquait que la liberté échappe au déraciné. Or disait-elle, pour accéder à la vie en société, à la capacité de se penser en tant qu'humain parmi les humains, il faut un point d'ancrage, une citoyenneté, une appartenance, ce qu'elle appelait un monde nourricier. Ce monde ne peut se construire sans reconnaissance de la culture de l'autre, sans culture partagée...

De nombreux sociologues pensent que la conscience qu'ont d'elles-mêmes les personnes qu'ils rencontrent est le matériau essentiel qui leur permet de décrypter la société ; ils s'appuient, pour mener leurs enquêtes, sur la connaissance du terrain, du territoire et des publics avec lesquels médiateurs, formateurs, relais sociaux, sont en contact au quotidien.

À l'inverse, nous vous engageons à refuser la partition entre une pratique de terrain qui serait celle des médiateurs et des formateurs, et une recherche intellectuelle qui serait l'apanage des seuls sociologues.

En découvrant la pensée de chercheurs avec qui nous avons cheminé, en s'initiant à des disciplines peu familières, nous espérons que ce livret donnera des clés de compréhension de la société aux relais professionnels ou bénévoles, qui leurs permettront de mieux accueillir les publics qu'ils accompagnent.

Penser le monde est l'affaire de tous.



Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen illustrée (1789) - Dessin Pierre Lélou ; Gravure Pillot / BNF, dpt. Estampes et photographie

Biographies des intervenants

Codes, représentations et échanges entre les cultures

Danièle Alexandre-Bidon et Perrine Mane sont historiennes spécialistes de l'époque médiévale. D. Alexandre-Bidon est ingénieur d'études à l'EHESS, et P. Mane est directrice de recherche au CNRS. Elles font partie du Groupe d'archéologie médiévale (GAM).

Élisabeth Collard est médiatrice et formatrice interculturelle. Elle est directrice des études de la filière de Communication Interculturelle à l'INALCO. Elle est spécialisée en gestion des conflits en contextes interculturels et en faisant appel à une méthodologie de médiation.

Vincent de Gaulejac est sociologue clinicien et professeur de sociologie à Paris Diderot où il a dirigé le Laboratoire de changement social. Membre fondateur du Réseau international de sociologie clinique, il s'intéresse à la dimension existentielle des rapports sociaux. Il est l'auteur notamment de *La névrose de classe* (Hommes et groupes, 1986), *Les sources de la honte* (Point, 2009), *Qui est « JE » ?* (Seuil, 2009).

Bruno Maresca est sociologue, directeur de recherche au CREDOC. Responsable du département d'évaluation des politiques publiques, il a mené plusieurs enquêtes sur les pratiques de lecture et la fréquentation des bibliothèques. Il est l'auteur de *Les bibliothèques municipales en France après le tournant internet : attractivité, fréquentation et devenir* (BPI/Centre Pompidou, 2007).

Marie-Rose Moro est psychiatre d'enfants et d'adolescents, psychanalyste, Docteur en médecine et en sciences humaines et écrivaine. Elle est la chef de file actuelle de l'ethnopsychanalyse et la psychiatrie transculturelle en France et l'auteure, notamment, d'*Aimer ses enfants, ici et ailleurs* (Odile Jacob, 2007).

Serge Paugam est sociologue, directeur d'études à l'EHESS, directeur de recherche au CNRS, responsable de l'Équipe de recherches sur les inégalités sociales (ERIS). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la pauvreté, la précarité et la solidarité, notamment *Le lien social* (PUF, 2009) ainsi que *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou* en collaboration avec Camila Giorgetti, (PUF, 2013).

Monique Pinçon-Charlot est sociologue, directrice de recherche au CNRS jusqu'en 2007. Elle travaille en collaboration avec son époux, Michel Pinçon, sur les classes sociales très aisées. Ils sont notamment les auteurs de *Grandes fortunes, dynasties familiales et formes de richesse en France*, (petite bibliothèque Payot, 2007), et de *La Violence des riches, chronique d'une immense casse sociale*, (La Découverte, 2014).

Dominique Rolland est ethnologue, écrivaine et maître de conférences à l'INALCO. Spécialiste de l'Indochine, ses recherches portent notamment sur la question du métissage et de l'identité culturelle plurielle. Elle est l'auteur de *De sang mêlé, chroniques du métissage en Indochine* (Elytis, 2006).

Agnès Sandras est conservateur à la Bibliothèque nationale de France et présidente de la Bibliothèque des amis de l'instruction du 3^e arrondissement. Elle a également été professeure d'histoire-géographie. Chercheuse associée au CNRS (ITEM-Zola), elle travaille sur les caricatures d'écrivains (*Quand Céard collectionnait Zola*, Garnier, 2012), la littérature populaire et les bibliothèques populaires (direction de l'ouvrage *Des bibliothèques populaires à la lecture publique*, Presses de l'ENSIB, 2014).

Fabien Truong est sociologue à l'université Paris VIII et à Sciences Po. Après avoir été enseignant en ZEP où il était titulaire sur zone de remplacement en Seine-Saint-Denis, il prépare désormais les étudiants au CAPES de SES à Paris VIII. Il est l'auteur de *Des capuches et des hommes* (Buchet-Chastel, Paris, 2013).

Aborder les codes sociaux avec les publics

Marion Aguilar est coordinatrice pédagogique au centre social ENS-Espace Torcy (75018). Elle est également formatrice, experte FLI, formatrice de formateurs au CEFIL et à ECRIMED, et co-auteur du livre *DILFA 1.1, 150 activités* (CLE International, 2008). Elle est la formatrice du documentaire «Je veux apprendre la France» de Daniel Bouy.

Julie Bellamy, Marion Mabillet et Sylvie Turpo sont médiatrices culturelles à la Bibliothèque Nationale de France. Bien qu'ayant suivi des parcours différents, elles sont toutes animées par les rencontres avec les usagers de la BNF à qui elles transmettent des connaissances autant qu'elles en reçoivent.

Lavinia Boteanu est doctorante en linguistique à Sorbonne Nouvelle Paris 3 et responsable des ateliers de français à visée professionnelle (FVP) au sein de l'association Autremonde. Elle coordonne les sessions de français à visée professionnelle orientées vers les métiers de la restauration, du bâtiment, du nettoyage et de la grande distribution.

Emmanuelle Daill est formatrice et formatrice de formateurs, indépendante. Elle intervient régulièrement auprès des formateurs en Alliance française, dans le monde entier. Elle est notamment co-auteur de la méthode d'apprentissage du français *Alter Ego +* (CLE International, 2012).

Frédéric Dufour est relai culturel bénévole et référent du secteur culturel à la fédération de Paris du Secours populaire français. Son travail est d'accompagner les personnes qui relèvent du champ social dans des sorties à vocation culturelle.

Nicole Fernandez-Ferrer dirige le centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir qui a pour objectif de recenser tous les documents audiovisuels sur les droits, les luttes, l'art et la création des femmes. Elle intervient dans des établissements scolaires ou

auprès de formateurs pour les sensibiliser à l'égalité fille/garçon et sur les stéréotypes de genre et d'origine sexués dans l'audiovisuel.

Blandine Forzy travaille dans le secteur de la formation linguistique des adultes migrants depuis 1998. Elle a occupé des fonctions de formatrice, de chargée d'évaluation, et de coordinatrice pédagogique. Elle est coordinatrice des projets du Réseau des acteurs de la dynamique des ateliers sociolinguistiques (RADYA), association fondée en 2009 dont l'objectif est la promotion des ASL.

Christophe Guichet est acteur de formation, auteur et metteur en scène, il dirige sa propre compagnie. Il intervient depuis 17 ans dans des stages d'accès à la parole avec une spécificité sur les codes sociaux, notamment dans le cadre du programme « Une grande école, pourquoi pas moi ? » ou au sein de l'association ADAGE.

Marie-Christine Kauffmann, ancienne avocate, est désormais formatrice linguistique. Elle a enseigné le FLE, animé des ASL et s'adresse actuellement à un public migrant ayant été peu ou pas scolarisé. Elle intervient dans le cadre des Cours pour adultes de la Ville de Paris ainsi qu'à l'association ADAGE.

Imane M. est éducatrice spécialisée auprès de mineurs isolés étrangers dans des institutions comme la Croix-Rouge française ou France terre d'asile. Elle est titulaire d'un master de communication interculturelle, d'une licence de sociologie et d'une licence d'ourdou.

Valérie Skirka est formatrice et formatrice de formateurs, indépendante. Après avoir travaillé pendant 10 ans auprès de demandeurs d'asile et de réfugiés (formation, accompagnement social et professionnel...), elle intervient maintenant, entre autres, sur l'accompagnement à la scolarité des parents migrants et dans les ateliers d'apprentissage de la langue. Elle est co-auteur de *Bagages, manuel de français langue étrangère et seconde* (Aftam/Zellige, 2010).

Perrine Terrier est responsable-adjointe de l'association de lutte contre l'illettrisme Savoirs pour réussir Paris. Après être intervenue auprès de publics variés lorsqu'elle était formatrice de français en GRETA, elle travaille maintenant les savoirs fondamentaux avec les jeunes de 16 à 30 ans en situation d'illettrisme.

Claire Verdier est directrice du CEFIL (Centre d'étude, de formation et d'insertion par la langue), organisme de formation cofondé avec M. Aguilar, et chargée de cours à l'Université Paris VIII sur la question de l'enseignement du français aux publics migrants particulièrement non-scolarisés. Elle est co-auteur des livres *DILFA 1.1, 150 activités* (CLE International, 2008), *Trait d'Union 1* (CLE International, 2004, 2012), et du Référentiel FLI.

Vincent Ydé intervient dans l'association Décider à Grigny, depuis sa création en 1999 ; d'abord en tant qu'administrateur bénévole, puis en tant que directeur. Les bénévoles de l'association sont les habitants du quartier qui ont un rôle de « facilitateurs » à destination des autres habitants.

Présentation Équipe-projet

Coordination d'ensemble : Sylvie Dreyfus - Alphandéry (BNF)

Responsables du suivi du projet à la DAAEN pour le FEI : Marie-José Bernardot, Aissatou Diagne.

Association ADAGE :

Responsable du suivi du projet : Sandra Gidon.

Formation des femmes et accompagnement à la BNF : Marianne Bousquet, Christophe Guichet, Marie-Christine Kauffman, Nadia Laberche.

Animation de l'atelier d'écriture : Martine Legrand.

Encadrement des femmes pour l'écriture, le tournage et la réalisation du film : Evelyne Ragot.

Réalisatrices, actrices et équipe technique : Danushika, Jayaseeli, Judith, Hanane, Lilia, Lilian, Natalia, Nishanty, Rosa, Shaista, Yasmina.

À la BNF :

Recherches documentaires, accueil des femmes dans la salle de la presse : Céline Gaspard et Amel Taleb.

Ateliers et rencontres :

Atelier thématique autour des codes sociaux : Agnès Sandras.

Atelier « Fabrique-moi un livre » : Julie Bellamy, Cécile Cayol, Marion Mabilie, Sylvie Turpo.

Accueil au département de l'audiovisuel : Danielle Maricar.

Accueil au département des manuscrits : Laure Rioust, et Annie Vernay-Noury.

Rencontres autour des métiers : Isabelle Pastor, Françoise Binois, Michelle Gastineau, Céline Caubère, Stella Miahnahri, Mohamed Becherif.

Réalisation du livret :

Participation à la conception du livret sur les codes sociaux : Cristina Ion et Françoise Durand.

Rédaction du livret : Sylvie Dreyfus-Alphandéry et Manon Bord-Cebron.

Coordination de la réalisation du livret : Françoise Tannières.

Coordination de la fabrication du livret : Ridha Tabai

Recherches iconographiques : Sylvie Soullignac, Sandrine Roiseux, Florence Codine.

Merci à Noémie Boudet, Musée de La Poste.

Suivi administratif et budgétaire :

Jean-Jacques Rousselot, responsable du suivi administratif du projet.

Nathalie Cohin et Isabelle Edet, en charge du suivi budgétaire.

Communication et presse :

Claudine Hermabessière et Lisa Péniçon.

Intervenants extérieurs :

Relecture du livret : Pauline Beauvillier, Clémentine Bord, Denis Bord, Timothée

Bord, Virginie Borel, Claire Cebon de Lisle, Anne-Flore Lepeu, Lucas Lijour,

Clémence Riger, Lucie Rober, Valentina Vagliani.

Graphisme et illustration du livret : Hélène Moreau.

Imprimerie : Geers Offset.

Sources

Bibliographie

Tous les ouvrages sont consultables à la BNF.

Codes, représentations et échanges entre les cultures :

- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982.
- Collectif, *Jouer !*, Revue transculturelle L'autre, vol. 7, n°2, 2006
- Collectif, *L'enfant et les langues*, Revue transculturelle L'autre, vol. 9, n°2, 2008
- CUCHE, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, La découverte, 2010.
- DE GAULEJAC, Vincent, *La névrose de classe*, Hommes et groupes, 1987.
- DE GAULEJAC, Vincent, *Les sources de la honte*, Desclée de Brouwer, 1996.
- DE GAULEJAC, Vincent, *Qui est « Je » ?*, Seuil, 2009.
- DUPONT, Yves, « Entre attachement et attachement à la terre », in *Chercher, s'engager ?*, Communications, 94, 2014
- GOFFMAN, Erving, *Les rites d'interaction*, Éditions de Minuit, 1974.
- GOFFMAN, Erving, *Stigmates, Les usages sociaux des handicaps*, Éditions de Minuit, 1975.
- HALL, Edward, *La dimension cachée*, Seuil, 1978.
- HALL, Edward, *Au-delà de la culture*, Seuil, 1979.
- HALL, Edward, *Le langage Silencieux*, Seuil, 1984.
- LE GOFF, Jacques, « Rire au Moyen Âge », Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques, 3, 1989.
- MARESCA, Bruno, *Les bibliothèques municipales en France après le tournant internet : attractivité, fréquentation et devenir*. Avec la collaboration de Christophe Evans et Françoise Gaudet. Paris, Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 2007, 283 p., 22 cm., coll. Études et recherches.
- MORO, Marie-Rose, *Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles*, Odile Jacob, 2007.
- MORO, Marie-Rose, *Enfants de l'immigration, une chance pour l'école*, Bayard, 2012.
- PASTOUREAU, Michel ; SIMONNET, Dominique, *Le petit livre des couleurs*, Panama, 2005.
- PAUGAM, Serge, *Le lien social*, PUF, 2008
- PAUGAM, Serge ; GIORGETTI, Camila, *Des pauvres à la bibliothèque, Enquête au Centre Pompidou*, PUF, 2013.
- PINÇON, Michel ; PINÇON-CHARLOT, Monique, *Voyage en grande bourgeoisie*, PUF, 2005 (1997).
- PINÇON, Michel ; PINÇON-CHARLOT, Monique, *La violence des riches*, La découverte, 2013.
- ROLLAND, Dominique, *De sang mêlé, Chronique du métissage en Indochine*, Elytis Édition, 2006.
- ROLLAND, Dominique, *Passeport pour Hué, la Tonkinoise de l'île de Groix*, Elytis Édition, 2011.
- TRUONG, Fabien, *Des capuches et des hommes*, Buchet-Chastel, 2013.
- WRIGHTS MILLS, Charles, *L'Imagination sociologique*, La Découverte, 2006 (1959)

Aborder les codes sociaux avec les publics :

- ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine ; PORCHER, Louis, *Éducation et Communication interculturelle*, PUF, 2001.
- AGUILAR, Marion ; VERDIER, Claire, *DILF A 1.1*, Cle international, 2008.
- AGUILAR, Marion ; BOUY, Daniel ; VERDIER, Claire, « Je veux apprendre la France » in *Langues et Migrations*, Revue Homme et Migrations, n°1288, 2010.
- BASTIDE, Roger, *Le prochain et le lointain*, L'Harmattan, 2001.
- BERTHET, Annie ; DAILL, Emmanuelle ; HUGOT, Catherine ; KIZIRIAN Véronique ; WAENDENDRIES, Monique, *Alter Ego + 1 et 2*, Hachette, 2012.
- CAMILLERI, Carmel ; COHEN-EMERIQUE, Margalit (dir.), *Chocs de cultures, concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, L'Harmattan, 1989.
- Collectif, *Guide des bonnes pratiques associatives*, Espace Bénévolat, 2010.
- Collectif, *Le guide du bénévole pour l'alphabétisation*, Espace Bénévolat, 2011.
- Collectif, *À la recherche de nouveaux bénévoles*, Espace Bénévolat, 2012.
- Collectif, *Accompagnement à la scolarité, le guide pratique du bénévole*, Espace Bénévolat, 2014.

- D'IRIBARNE, Philippe, *La Logique de l'honneur*, Seuil, 1989.
- D'IRIBARNE, Philippe, *L'Étrangeté française*, Seuil, 2006.
- GRAND-CLEMENT, Odile, *Civilisation en dialogues*, Cle international, 2007.
- HOFSTEDE, Gert ; HOFSTEDE, Gert Jan ; MINKOV Michael, *Cultures et organisations, nos programmations mentales*, Pearson, 2010.
- IGLESIS, Thomas ; VERDIER, Claire ; MOTRON, Annie-Claude ; CHARLIAC, Lucile ; DE FERRARI, Mariela, *Trait d'Union 2*, Cle International, 2005.
- SAUQUET, Michel ; VIELAJUS, Martin, *L'intelligence de l'autre*, Charles Léopold Mayer, 2007.
- SKIRKA, Valérie ; VARLIK, Mahacem, *Bagages, manuel de français langue étrangère et seconde*, AFTAM Coallia, 2010.
- ZARATE, Geneviève, *Enseigner une culture étrangère*, Hachette, 1986.

Quelques pistes pour aller plus loin :

- ARENDT, Hannah, *Vies politiques*, Gallimard, 1986 (1974).
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, *Petite Histoire de l'Afrique : l'Afrique au Sud du Sahara de la Préhistoire à nos jours*, La découverte, 2010.
- DUBET, François, *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1995.
- HERITIER-AUGE, Françoise, *Masculin, Féminin I. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996.
- HERITIER-AUGE, Françoise, *Masculin, Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Tristes tropiques*, Plon, 1955.
- ROGERS, Carl Ransom, *L'Approche centrée sur la Personne*, Anthologie de textes présentés par Howard Kirschenbaum et Valérie Land Henderson, Éditions Randin, 2001.
- TASSADIT, Yacine ; JAMMET, Yves ; DE MONTLIBERT, Christian, *Abdelmalek Sayad, La découverte de la sociologie en temps de guerre*, Cécile Defaut, 2013.

Filmographie

La grande majorité des films sont consultables à la BNF.

Pour trouver les références ou les lieux de diffusion des films, vous pouvez également faire des recherches thématiques sur le site de l'association « Autour du 1^{er} mai » (<http://www.autourdu1ermai.fr/>).

- *3 hommes et un couffin*, Coline Serreau, France, 1985, comédie.
- *Bref, « Épisode 4 : J'ai passé un entretien d'embauche »*, Kyan Khojandi, Bruno Muschio, France, 2011, série TV, comédie.
- *Les Chemins de Mahjoub*, Raphaëla Layani, France, 2010, documentaire.
- *Dieu seul me voit (Versailles-chantier)*, Bruno Podalydès, France, 1998, comédie.
- *Un Enfant tout de suite*, Chantal Briet, France, 2001, documentaire.
- *Une époque formidable*, Gérard Jugnot, France, 1991, comédie.
- *L'Esquive*, Abdellatif Kechiche, France, 2003, comédie dramatique.
- *La Fabrique de l'homme occidental*, Gérald Caillat, Pierre Legendre, Pierre-Olivier Bardet, France, 1993, documentaire.
- *L'Homme à la Gordini*, Jean-Christophe Lie, France, 2009, animation.
- *Intouchables*, Éric Toledano, Olivier Nakache, France, 2011, comédie.
- *J'ai rêvé d'une grande étendue d'eau*, Laurence Petit-Jouvet, France, 2002, documentaire.
- *J'habite le français*, Chantal Briet, France, 2007, documentaire.
- *Je veux apprendre la France*, Daniel Bouy, France, 2008, documentaire.
- *Madame la France, ma mère et moi*, Samia Chala, France, 2012, documentaire.
- *Ma part du gâteau*, Cédric Klapisch, France, 2011, comédie dramatique.
- *Ma petite dignité*, Marie Dolez, France, 2001, documentaire.
- *Mon oncle*, Jacques Tati, Italie, France, 1958, comédie.
- *Pain et chocolat*, Franco Brusati, Italie, 2002, comédie dramatique.
- *Les Petits pas*, Agnès Nassery, France, 2009, documentaire.
- *Pretty Woman*, Garry Marshall, États-Unis, 1990, comédie, romance.
- *La règle du jeu*, Jean Renoir, France, 1939, comédie dramatique.
- *Les Règles du jeu*, Claudine Bories, Patrice Chagnard, France, 2014, documentaire.

- *Ressources humaines*, Laurent Cantet, France, Grande-Bretagne, 2000, comédie dramatique.
- *Les roses noires*, Héléne Milano, France, 2011, documentaire.
- *Les vacances de Monsieur Hulot*, Jacques Tati, France, 1953, comédie.
- *La vie est un long fleuve tranquille*, Étienne Chatiliez, France, 1988, comédie.
- *La vieille dame indigne*, René Allio, France, 1965, comédie dramatique.
- *Les visiteurs*, Jean-Marie Poiré, France, 1993, comédie.
- *Votre enfant m'intéresse*, Jean-Michel Carré, France, 1981, documentaire.
- *Welcome*, Philippe Lioret, France, 2009, drame.
- *Working on it*, Karin Michaski, Sabina Baumann, Allemagne, Suisse, 2008, documentaire.

Webliographie

- Agence Nationale de Lutte contre l'illettrisme : <http://www.anlci.gouv.fr/>
- Autour du 1^{er} mai : <http://www.autourdu1ermi.fr/>
- ASL Web : <http://www.aslweb.fr/s/accueil/>
- Bibliothèque nationale de France : <http://www.bnf.fr/fr/acc/x.accueil.html>
- Blog BNF pour tous : http://blog.bnf.fr/diversification_publics/
- CLP, Guide descriptif, Actions socialisantes à composantes langagières, 2004, <http://www.aslweb.fr/static/documents/generiques/Guide1.pdf>
- Programme AlphaB : <http://www.programmealphab.org/>
- Projet Migrapass, Autremonde : <http://site.autremonde.org/spip.php?article458>
- Questions en partage, « Autrui et son visage, l'approche d'Emmanuel Levinas » : <http://www.questionsenpartage.com/autrui-et-son-visage-lapproche-demmanuel-l%C3%A9vinas>
- Réseau Alpha : <http://www.reseau-alpha.org/>

Table des matières

La mission de diversification des publics de la BNF	3
L'association ADAGE	5
Introduction	7
Codes, représentations et échanges entre les cultures	13
Comment vivre ensemble	14
La naissance de la sociologie	15
Les outils du sociologue	17
Le point de vue des historiens	19
Normes et consensus	21
La force de l'habitus	24
Déconstruire les codes	26
Les codes sociaux intègrent et rejettent à la fois	26
Voyage à travers les codes et les représentations	28
Les codes de politesse	29
L'habillement	31
La langue	32
Les codes de comportement	33
Vivre dans un monde où circulent les cultures	38
Culture et culture générale	39
Le don : un dénominateur commun à toutes les cultures	41
Rencontres entre cultures et codes sociaux	42
Tradition orale ou écrite : Unité et diversité	45
Aborder les codes sociaux avec les publics	47
Questionner sa relation à l'autre : réflexions sur la posture du formateur	48
Co-construire un cadre commun	49
Établir une relation de reconnaissance mutuelle	51
Construire une relation interactive	54
Se confronter à la différence, réflexions sur des incompréhensions	56
Les stéréotypes	57
Une relation de pouvoirs parfois asymétrique	59
L'influence de la langue sur les représentations	60
Le décentrement culturel	63
Traiter les sujets « sensibles »	66
Sortir des évidences	67
Faire appel à des partenaires extérieurs	68
Respecter l'identité culturelle de l'autre	71
Quelques pistes pour aller plus loin	73
L'empathie, un mot qui fait sens	74
L'altérité ou la reconnaissance de l'autre dans sa différence	76
Penser autrement le développement des sociétés	77
L'autre, un barbare ?	79
Les processus sociaux à l'œuvre dans les migrations	81
L'Hospitalité, un devoir	83
Biographies des intervenants	87
Bibliographie	92
Filmographie	93
Webliographie	94

Typographie : Copperplate et Gill sans
Photogravure : APS Chromostyle, Tours
Achévé d'imprimer en août 2014
sur les presses de Geers Offset à Gand
sur papier Magnosatin 135 g
issu de forêts gérées durablement.

Dépôt légal : septembre 2014
Imprimé en Belgique